

PIERRE SAUREL

# Les murs du silence



BeQ

**Pierre Saurel**

Le Manchet # 30

**Les murs du silence**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 435 : version 1.0

# Les murs du silence

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

*Note de l'auteur* : Dans ce roman, l'action se déroule à l'intérieur des murs d'un pénitencier. Pour éviter toute ressemblance avec la réalité, l'action se déroule dans un pénitencier fictif : le pénitencier de l'île Déserte.

– Pierre Saurel.

# I

## *Mauvaise graine*

La standardiste appuya sur un bouton et, de sa voix monocorde, répondit :

– Granger et associés.

– Je voudrais parler à monsieur Hubert Granger, s’il vous plaît.

– Un instant.

Elle transmit l’appel au bureau du président et, cette fois, ce fut la secrétaire privée qui prit la communication.

– Bureau de monsieur Granger.

– Je voudrais parler à monsieur Hubert Granger, s’il vous plaît, fit une voix d’homme.

– Je regrette, monsieur Granger est en conférence. Puis-je vous aider ?

C'était l'excuse habituelle. Jamais on ne pouvait parler au millionnaire sans donner tous les détails à sa secrétaire.

– Non, mademoiselle, c'est personnel et très urgent.

– Laissez votre nom, votre numéro et monsieur Granger vous rappellera avant la fin de la journée.

– Mademoiselle, j'insiste, je vous répète que c'est grave.

– Et moi, monsieur, je vous dis que je ne peux pas déranger le président. Si vous refusez de donner votre nom et...

L'homme la coupa brusquement.

– Dites-lui qu'il s'agit de son fils, Maurice.

La jolie rousse hésita. Elle savait qu'Hubert Granger avait un fils. C'était son seul enfant, et il avait mal tourné. Elle savait aussi que le président refusait d'en discuter.

– Un instant, fit-elle en prenant une décision. Je vais tenter de parler à monsieur le président.

Isabelle se leva, alla frapper à la porte du bureau du grand patron. La voix de Granger résonna :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

Isabelle entra. Hubert Granger leva les yeux et aperçut sa jolie secrétaire, une employée modèle, une excellente sténodactylo et surtout une maîtresse passionnée qui n'hésitait jamais à satisfaire tous les désirs de son patron.

– Un appel important, monsieur. Je me suis permis de vous déranger. Il s'agit de votre fils.

Le millionnaire fronça les sourcils. « Encore des ennuis, songea-t-il. Qu'est-ce qu'il a pu faire ? »

– L'homme refuse de donner son nom.

– Je vais prendre l'appel. Pouvez-vous aller me préparer du café frais, Isabelle ?

La gracieuse secrétaire hésita une seconde. Le café qui se trouvait dans la cafetière était récent. Elle comprit que son patron voulait être seul.

– Fermez la porte de votre bureau à clef avant de sortir, Isabelle.

– J’ai compris, monsieur.

Elle s’approcha du bureau, regarda longuement le président et murmura de sa voix enjôleuse :

– Je n’ai pas besoin d’apporter la cafetière. Je me retire, vous n’avez qu’à me sonner, je serai dans la salle de repos.

– Merci, Isabelle.

Il prit la jeune fille par la taille et voulut l’attirer à lui.

– Allons, votre appel attend.

Elle lui passa doucement la main dans les cheveux.

– Du courage.

Elle sortit du bureau. Granger attendit quelques secondes et lorsque la porte du bureau de sa secrétaire fut fermée, il décrocha le récepteur.

– Allô !

– Monsieur Granger ?

– Oui.



– Je m’excuse de vous déranger, mais vous avez déjà demandé qu’on ne téléphone pas à votre domicile, alors...

Granger détestait qu’on prenne des détours inutiles.

– Mon temps est précieux. Tout d’abord, qui êtes-vous ?

– Holson, assistant-directeur du pénitencier de l’île Déserte. Votre fils a été transporté à l’hôpital de l’institution.

– Qu’est-ce qu’il a ? Parlez, bon Dieu !

– Blessé, assez grièvement. Une querelle entre détenus. Vous feriez mieux de venir le voir. Les médecins ont diagnostiqué une fracture du crâne.

– Quoi ?

– Nous avons préféré vous prévenir.

– Vous avez bien fait, merci.

Le millionnaire raccrocha.

« Seigneur, murmura-t-il, encore des ennuis. Qu’est-ce que Maurice a encore fait ? »

Il hésita une seconde. Devait-il prévenir

Georgette, son épouse ?

« À quoi bon. Elle se fout éperdument de Maurice. Tout ce qui compte pour elle, ce sont ses amies, son milieu social. Qu'elle aille au diable ! »

Sans plus attendre, il appela sa secrétaire par le haut-parleur placé dans la salle de repos des employés de la compagnie.

– Isabelle, vous pouvez venir, je vous attends.

Quelques instants plus tard, la porte du bureau s'ouvrit et la secrétaire parut.

Déjà, Hubert Granger s'était levé et il plaçait quelques documents dans sa petite valise de cuir.

– Annulez tous mes rendez-vous pour aujourd'hui. Je ne reviendrai pas avant demain.

– Des ennuis ?

– Espérons que non.

Isabelle s'avança et plaça ses bras autour du cou du millionnaire.

– Je t'attends ce soir ? murmura-t-elle.

– Peut-être. Je dois me rendre à l'île Déserte.

J'ignore combien de temps j'y resterai.

– Peu importe l'heure, je t'attendrai.

Et elle l'embrassa langoureusement. Il sentit cette magnifique poitrine, ces seins fermes et attirants, s'appuyer contre lui.

– Je dois partir.

– Tu es nerveux. Henri va t'accompagner ?

Henri, c'était le chauffeur privé du grand patron.

– Non, j'y vais seul, répondit Hubert.

– Je vais mourir d'inquiétude. Appelle-moi de là-bas.

– Entendu.

Hubert repoussa sa secrétaire, mais non sans difficulté. Il prit sa valise et fit quelques pas. À la porte, il se retourna :

– Mademoiselle, voulez-vous téléphoner à mon épouse ? Dites-lui que j'ai reçu un appel de l'île Déserte et que je dois m'y rendre.

– Bien, monsieur.

Puis, avec un sourire prometteur, Isabelle ajouta :

– Je dirai à madame que vous ne croyez pas rentrer avant demain.

Henri, le chauffeur, attendait patiemment dans une petite pièce située à l'entrée de l'immeuble.

Il se leva aussitôt lorsque son patron arriva.

– Je n'aurai plus besoin de vous de la journée, Henri. Je prends la Cadillac. Vous pouvez rentrer chez vous. Inutile de venir me chercher chez moi demain matin. Soyez ici à dix heures.

– Bien, monsieur.

Le chauffeur ne posait jamais de questions. Il lui arrivait souvent d'avoir des demi-journées de congé. Il obéissait toujours, sans discuter, sachant fort bien qu'un aussi bon emploi ne se trouvait pas facilement.

Au volant de sa grosse voiture, Hubert Granger quitta la métropole pour se diriger vers l'île Déserte, là où on avait récemment érigé un pénitencier à sécurité maximale.

Située à plusieurs milles de Montréal, cette

grande île n'avait jamais été habitée. Il était impossible de cultiver cette terre rocailleuse. Les eaux qui entouraient l'île étaient troubles, le courant excessivement rapide et on ne pouvait s'y baigner sans risquer de se noyer.

Parfois, des pêcheurs s'aventuraient aux alentours de l'île, dans cette région dangereuse, mais puisqu'ils en revenaient toujours bredouilles, on déserta complètement l'île.

Un jour, les autorités gouvernementales comprirent qu'on pouvait envisager, à cet endroit, l'édification d'un centre de détention d'où il serait pratiquement impossible de s'échapper.

On construisit un pont, on installa l'équipement dans l'île et on s'attaqua aux rochers. Enfin, on vit se dresser les bâtiments qui allaient devenir une institution pénitentiaire.

Le pont fut élargi. Tout autour de l'île, un mur fut érigé. Si un prisonnier réussissait à s'esquiver de sa cellule, à escalader le mur et à se jeter en bas, il tombait dans la rivière remplie de rochers aux arêtes mortelles. Ses chances de survie étaient quasiment nulles.

Des tours de garde se trouvaient de chaque côté du pont et personne ne pouvait traverser sans s'identifier. Les gardiens, armés de mitraillettes et de fusils, avaient ordre de tirer sur tout intrus.

Hubert Granger, au volant de sa voiture, songeait aux événements qui avaient bouleversé sa vie au cours des dernières années.

Quand il avait épousé Georgette, il savait fort bien qu'il n'éprouvait pas pour elle le grand amour. Mais les parents de Georgette étaient riches, ils étaient des amis de la famille et tout le monde voyait d'un bon œil cette union de gens fortunés.

Les premiers mois de son mariage furent une véritable surprise pour l'homme d'affaires. Georgette aimait cuisiner et elle était pleine d'attentions pour son mari. Quand Hubert était au travail, elle rejoignait des amies, faisait partie de clubs sociaux. Le couple était vu dans toutes les réunions mondaines.

« Si seulement Georgette avait été une femme normale, on aurait pu s'entendre. Mais le sexe ne l'a jamais intéressée. Elle ne s'est jamais efforcée

de guérir sa frigidité. »

Lorsque Georgette apprit qu'elle était enceinte, elle changea du tout au tout. Cet enfant, elle ne le voulait pas. Il allait la priver de sa liberté. Si à cette époque, l'avortement avait été possible, elle aurait sûrement consulté un médecin à cet effet.

Lorsque Maurice vint au monde, elle refusa même, durant plusieurs jours, de voir le bébé. Enfin, elle dressa ses conditions à son mari.

« Si tu veux que je reste avec toi, il va falloir que tu engages des employés. Je veux une bonne pour faire la cuisine, un domestique pour entretenir la maison et, enfin, une personne qui se chargera de la garde de l'enfant. Moi, je n'ai pas le temps de m'en occuper. Si je me suis retrouvée enceinte, c'est ta faute. Tu m'avais assuré qu'il n'y avait aucun risque. Tu as voulu cet enfant ? Eh bien, c'est toi qui t'en occupes. »

Mais Hubert n'avait pas eu le temps d'élever son fils. Il travaillait souvent dix ou douze heures par jour. De temps à autre, il se permettait des sorties avec des filles qui ne lui refusaient rien.

Dès son adolescence, le jeune Maurice prouva qu'il s'était engagé sur une mauvaise pente. À dix ans, à plus d'une reprise, on l'avait surpris à voler. Mais les victimes n'osaient pas prévenir les policiers. On ne s'attaque pas au fils d'un millionnaire. Hubert remboursait. Parfois, il discutait avec son fils et le sermonnait, mais ce dernier l'écoutait d'une oreille distraite.

« Tu devrais l'envoyer dans une école de réforme, disait Georgette. C'est ton fils, c'est de la mauvaise graine. Il n'y a rien à faire avec lui. Tu n'as pas su l'élever. »

Lorsqu'il eut dix-huit ans, Hubert se rendit à la demande de son fils et lui procura une moto. Plusieurs de ses compagnons d'université en possédaient une.

L'adolescent alla lui-même compléter la transaction qui se chiffra à tout près de vingt mille dollars. Hubert sursauta en voyant le coût de l'achat.

« Tu ne veux quand même pas que ton fils ait une moto comme les autres ? J'ai pris ce qu'il y a de plus moderne, elle est bien équipée. »



Puis, Hubert dut payer à son fils des costumes de cuir très dispendieux.

« Cesse donc de dépenser pour ton fils. Qu'il travaille, ce paresseux, jamais il ne réussira, disait Georgette. Encore cette semaine, on a téléphoné de l'université pour te dire qu'il n'assistait pratiquement jamais à ses cours. Qu'est-ce que tu as fait ? Rien, un appel au recteur, pas plus. »

En réalité, Hubert Granger n'avait plus le temps de s'occuper de son garçon. Isabelle venait d'entrer à son service. Cette secrétaire, qui aurait pu réussir comme modèle ou comme vedette de cinéma, ne repoussa aucunement les avances de son patron.

Deux mois à peine après son entrée en fonction, Hubert l'installait dans un magnifique appartement. Cette fille lui coûtait les yeux de la tête, mais il l'aimait et elle semblait bien le lui rendre, du moins, elle ne lui refusait absolument rien. Au bureau, devant les employés, ils gardaient leurs distances, mais tous savaient ce qui se passait entre le grand patron et sa secrétaire privée.

Un jour, Maurice fut arrêté avec une bande de jeunes motards. On les avait trouvés en possession de drogues. C'était le premier délit commis par le jeune homme. Granger promit à la cour de faire soigner son fils, de le faire désintoxiquer et on laissa Maurice en liberté.

La cure de désintoxication ne dura que quelques jours. Maurice se sauva de la maison où on l'avait placé et revint chez lui, disant à son père qu'il était guéri et qu'il désirait travailler.

Hubert crut son fils. Tous les matins, ce dernier partait avec sa moto.

« C'est une véritable petite entreprise que nous avons créée, mes amis et moi. Nous faisons des ménages complets. Peinture, nettoyage des maisons, lavage des vitres. Nous n'avons pas besoin de faire de la publicité. Cependant, il nous faudrait une petite camionnette. Investirais-tu papa un peu d'argent dans notre business ? »

Maurice lui présenta deux de ses amis. On lui fit voir une petite camionnette. Elle était usagée et ne coûtait que dix mille dollars.

« On te remboursera dans très peu de temps, tu verras. »

Et en effet, quelques semaines plus tard, Maurice remit à son père la somme de deux mille dollars.

Hubert ne comprenait pas comment, en si peu de temps, ces jeunes avaient pu amasser autant d'argent.

« C'est très simple, nous avons déniché plusieurs contrats et nous obligeons les clients à verser un acompte. C'est élémentaire, mon cher papa. Tu devrais admirer ton fils, toi qui es dans les affaires. »

Aussi, Hubert fut fort surpris lorsqu'un jour, des policiers enquêteurs se présentèrent chez lui avec un mandat de perquisition. On imagine la colère du père.

« Mon fils est un honnête homme, il travaille, il est en train de fonder sa propre entreprise. Vous pouvez fouiller partout si vous voulez. »

On ne découvrit que quelques cigarettes de marihuana dans la chambre de Maurice.

« Ce n'est pas ce que nous cherchons, avaient dit les policiers. Tous les jeunes de son âge, ou presque, fument. Une bande de motards commettent des vols dans des épiceries et des bijouteries. On n'y vole que de la marchandise pour le moment. Mais un jour, ces jeunes iront plus loin si nous ne mettons pas le holà à ces faits illicites. »

Hubert ne crut même pas bon d'en discuter avec son fils. Ce dernier lui faisait des remboursements régulièrement, il payait même une pension à sa mère. Par ailleurs, Hubert savait que son fils avait une vie sexuelle assez intense, mais comment un père pouvait-il faire des reproches à son fils quand lui-même entretenait une maîtresse.

Puis, un jour, la vérité éclata. Quatre motards avaient été arrêtés à la suite d'un hold-up dans une banque. En voulant fuir, un des motards avait fait feu sur un policier et l'avait sérieusement blessé. Lorsque Hubert apprit que son fils avait été arrêté, il n'en croyait pas ses oreilles. Quand on lui affirma que c'était Maurice qui avait tiré

sur le policier, Hubert comprit le tragique de la situation. Il engagea immédiatement les meilleurs avocats.

« C'est ça, paie pour qu'il ne soit pas condamné, clama son épouse. Je t'ai toujours dit qu'il n'y avait rien à faire avec cette mauvaise graine. Il mérite la prison et il échouera là, même si tu dépenses des millions. Moi, ça fait longtemps que je ne le considère plus comme mon fils.

Hubert tenait rancune à son épouse. Si elle s'était occupée de son enfant, si elle avait participé à son éducation, Maurice n'aurait jamais si mal tourné.

« Mais c'est toi, pauvre idiot, qui l'as encouragé en finançant leur entreprise de vol. Le camion, ils ne l'ont jamais acheté, tu le sais fort bien. Ton argent a servi à leur procurer de la drogue et des armes, c'est tout. »

Et même si les avocats plaidèrent l'irresponsabilité et la jeunesse de Maurice, le juge refusa de se montrer clément. Maurice fut condamné à dix ans de pénitencier et ses

compagnons à chacun cinq ans.

Une fois derrière les barreaux, Maurice réalisa que sa vie était une faillite. Il avait eu toutes les chances de réussite et n'avait pas su en profiter.

« Si jamais je peux sortir d'ici, papa, tu n'auras plus jamais à rougir de moi, je te le jure. »

Maurice était un prisonnier modèle. De plus, comme son père était riche, qu'il n'hésitait pas à récompenser généreusement certains gardiens, on lui accordait des permissions que les autres détenus n'avaient pas.

« Ici, avoua-t-il un jour à son père, certains m'en veulent parce que tu es fortuné. Il y a des prisonniers et même des gardiens qui me détestent souverainement. Ce n'est quand même pas ma faute si je suis venu au monde dans une famille riche. »

Lors de ses rares visites au pénitencier, à deux reprises, Hubert s'était rendu compte que son fils portait des marques de coups. Mais il refusait de répondre aux questions de son père.

« Si je parle, ce sera pire, papa. Tout ce que je demande, c'est de sortir de cette île maudite. Si j'ai la moindre tache à mon dossier, je n'aurai jamais droit à une rémission de peine. Aussi, je préfère me taire. »

Et voilà que ce riche homme d'affaires venait d'apprendre que son fils reposait, en danger de mort, à l'hôpital de l'institution, suite à une querelle avec d'autres détenus.

Tout au long du parcours menant à l'île Déserte, Granger avait revécu les tragiques incidents de la vie de son fils. Hubert se sentait coupable. Il s'était réveillé beaucoup trop tard. C'étaient lui et son épouse, les deux grands responsables de la triste existence de Maurice.

La voiture venait d'arriver au pont menant à l'île Déserte. Deux gardiens, armés de fusils, étaient debout au pied des tours. D'autres hommes étaient posés tout en haut dans des tourelles. Enfin, un dernier sortit d'un petit bureau et s'avança vers la voiture.

– Qu'est-ce que vous désirez ?

– Je suis Hubert Granger. Mon fils a été sérieusement blessé au cours d'une rixe.

– Son nom, son numéro d'immatriculation ?

Lorsqu'il eut obtenu les renseignements, l'officier entra dans le petit bureau situé au pied de la tour, décrocha le récepteur d'un appareil téléphonique et Granger le vit causer durant quelques secondes.

Le garde sortit du bureau, sans même avoir reposé le récepteur sur l'appareil téléphonique.

– Vous avez des papiers d'identité ? demanda-t-il à Granger.

Ce dernier lui tendit son permis de conduire.

– Une seconde, je reviens.

Il retourna à son téléphone, dit quelques mots, raccrocha le récepteur et revint auprès de Granger.

– Ce ne sera pas long. Vous suivrez la voiture qui viendra au-devant de vous.

Bientôt, une automobile parut de l'autre côté du pont, fit demi-tour et se stationna sur la route.



La barrière fut soulevée et le garde fit signe à Granger.

– Allez-y, on vous attend de l'autre côté.

Lorsque la voiture eut franchi le pont, on fit signe au millionnaire de s'arrêter. Le garde, au volant de la voiture officielle, l'obligea à s'identifier encore une fois.

– Bon, suivez-moi avec votre voiture. Nous allons à l'infirmerie.

Bientôt, les deux automobiles s'arrêtèrent, côte à côte, devant la bâtisse qui servait d'hôpital.

Un homme, vêtu d'une houppelande blanche, vint au-devant de Granger.

– Je suis le docteur Potvin.

– Comment est mon fils, docteur ? Que lui est-il arrivé ?

– Il a été frappé à la tête. Fracture du crâne.

– Vous croyez qu'il s'en tirera ?

– C'est grave, je ne vous le cache pas. Son état m'inquiète. Je ne pourrai me prononcer définitivement avant deux ou trois jours. Si la

fièvre peut tomber dans une heure ou deux, ses chances de survie seront bonnes. Quant aux séquelles, il faudra être patient pour en connaître plus long.

Granger demanda :

– Qui a fait ça ?

– On ne peut rien savoir ici. D'ailleurs ce n'est pas mon travail de questionner. Vous pourrez en parler avec le directeur ou son assistant. On vous recevra sûrement.

Les deux hommes s'étaient avancés dans un long corridor. On s'arrêta enfin devant une porte.

– A-t-il repris connaissance ?

– Il lui arrive de marmotter des choses, mais c'est la fièvre qui le fait divaguer. Je vous conseille donc de ne pas prêter attention à ce qu'il peut dire.

On entra dans la salle. Il y avait six lits, mais trois seulement étaient occupés.

Granger n'aurait sûrement pas reconnu son fils. Son visage était presque entièrement caché par les pansements.

Aussitôt, un garde s'approcha.

Il se tint tout près des deux hommes. Granger se pencha et prit la main de Maurice dans la sienne. Le drap glissa légèrement, découvrant le bras et une partie de l'épaule du jeune homme.

Il avait le bras meurtri, presque jusqu'à l'épaule.

– On l'a frappé durement, murmura Granger au docteur.

– Très durement.

Le millionnaire se pencha sur son fils.

– Maurice, Maurice, c'est moi, ton père.

Le garde intervint.

– Vous voyez bien qu'il ne vous entend pas. Il ne faut pas déranger les malades.

Granger se tourna du côté du médecin.

– Mais je viens à peine d'arriver, docteur.

– Vous pouvez rester cinq minutes, fit le médecin. J'ai du travail, vous allez m'excuser. Si vous voulez voir le directeur, ce garde s'occupera de vous.

Le médecin s'éloigna. Le garde, de sa voix tranchante, déclara :

– Il a dit cinq minutes et il y en a déjà une de passée.

Il restait debout, tout près de Granger. Soudain, Maurice bougea dans son lit.

– Si ça ne vous fait rien, j'aimerais bien rester seul, avec mon fils.

– Mon travail, c'est de vous surveiller. Vous ne me ferez pas bouger d'ici.

Granger soupira. Il se pencha à nouveau sur son fils.

– Maurice, tu me reconnais ? C'est moi, ton père.

Le malade bougea de nouveau. Il pouvait sûrement entendre. Ses paupières battirent légèrement.

– Tu me reconnais ?

La figure demeura immobile mais la main de Maurice serra celle de son père.

– Il m'a reconnu. Il a fait une pression de la

main.

Puis, s'adressant à Maurice, Hubert lui dit :

– Je vais te poser des questions. Tout d'abord, si tu m'entends et que tu veux me répondre affirmativement, serre-moi la main, une fois. Pour un non, tu feras la même chose, mais deux fois.

Et de nouveau, il sentit la pression des doigts du blessé.

– Tu peux parler ?

Cette fois, Hubert sentit les doigts se resserrer à deux reprises.

– Tu as bien compris et tu m'entends parfaitement. On va te soigner, tu vas guérir, Maurice.

Deux nouveaux serrements.

– Si, si, le médecin s'occupe de toi. Il a bon espoir. Tu t'es battu ?... Comment, tu dis non ?... Tu as dû te tromper...

Mais à trois reprises, Maurice serra la main de son père, appliquant chaque fois, deux pressions,

légèrement espacées.

Granger se tourna vers le garde.

– Il dit qu’il ne s’est pas battu ?

– Allons, ça va faire cet interrogatoire ridicule.

Il n’a pas sa connaissance, il divague et puis, l’entrevue est terminée. Ça suffit. Si vous voulez voir le directeur, un garde vous conduira à son bureau.

Granger répliqua sèchement :

– Les cinq minutes ne sont pas écoulées.

Fichez-moi la paix !

– Tu fais mieux d’être un peu plus poli avec moi !

– Et vous, vous oubliez à qui vous parlez. J’ai des influences...

– Ça ne me fait pas un pli sur la différence, moi. On l’a déjà entendue cette histoire-là. Les cinq minutes sont passées.

– Je veux lui parler ! Vous m’avez fait perdre tout mon temps.

Maurice serrait fortement la main de son père.

– Ce sont tes camarades détenus qui t’ont fait ça ?

Et à nouveau, cette fois avec plus de force, Granger sentit la pression appliquée par les doigts de son fils. Il serra à deux reprises.

– Comment, ce ne sont pas des détenus ? Le garde en avait assez. Il sépara les deux mains d’un geste brusque.

– Vous faites mieux de me suivre, vous !

Granger était bien obligé de s’éloigner. Mais soudain, il se retourna rapidement. Il avait entendu nettement, ce simple mot « Papa ! ».

– Il a parlé, vous avez entendu tout comme moi, il a dit papa.

Granger repoussa le gardien.

– Maurice, dis-moi qui t’a frappé ? Un autre détenu ?

Le blessé fit un effort inouï pour parler. Le gardien repoussa Granger.

– Si vous ne voulez pas que je me fâche...

– Attendez... il veut dire quelque chose.

Maurice, qui t'a fait ça ?

Les lèvres bougèrent et le blessé murmura à deux reprises :

– Garde !... Garde !...

L'effort avait été trop grand. La tête retomba sur le côté, Maurice Granger venait de perdre connaissance.



## II

### *Mission difficile*

Robert Dumont, le détective privé « le Manchot », partageait maintenant son appartement avec sa mère. Corinne Dumont-Spalding s'était retrouvée veuve pour la seconde fois, elle avait décidé d'abandonner les États-Unis où elle vivait et de s'installer au Québec, près de son fils.

Le Manchot, depuis plusieurs années, n'avait pratiquement pas vu sa mère. Il lui avait difficilement pardonné son remariage avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Son père, qu'il avait adoré, était irremplaçable.

Mais le temps efface bien des choses et le détective fut très heureux de revoir sa mère. Il l'invita à partager son appartement.

Cependant, cette femme, petite, maigre et pleine d'entrain, aimait beaucoup se mêler des affaires des autres. Elle disait être capable de résoudre bien des mystères.

« Si tu es devenu un bon détective, c'est que tu tiens de ta mère, mon garçon, avait-elle déclaré. »

Appelé à résoudre un mystère dans la région de Forestville, le Manchot s'y était rendu en compagnie de sa mère. Corinne avait habité cette région et elle pouvait lui être utile. C'est d'ailleurs ce qui arriva. Elle l'aida grandement à faire la lumière sur une ténébreuse affaire.

Sur le chemin du retour, le Manchot fit bien comprendre à sa mère qu'il ne voulait pas qu'elle s'occupe de son agence de détectives privés.

– Ne t'inquiète pas, Robert, tu ne me verras pas à tes bureaux.

Mais, ce jour-là, lorsque le détective arriva à l'Agence, il apprit que la secrétaire Yamata était absente. C'était la plantureuse blonde, Candy Varin, qui se tenait à la réception.

– Yamata est malade ?

– Non, elle et Michel se sont querellés. Elle a quitté le grand ! Il ne veut plus qu'elle travaille ici.

– Ce n'est pas à lui de prendre les décisions.

Michel Beaulac travaillait pour le Manchot depuis l'ouverture de l'Agence. Il était son bras droit. Il demeurait avec Yamata depuis un an environ et, tout dernièrement, le grand détective privé s'était confié à son patron.

– Yamata veut que je prenne une décision. On se marie ou elle me quitte.

– Tu as toujours dit que tu l'adorais, eh bien, marie-la et ça règlera la question.

Mais Beaulac était hésitant.

– Vivre avec une Japonaise et l'épouser sont deux choses différentes. Je l'aime, et pourtant, torrieu, j'arrive pas à me décider.

Dumont détestait se mêler de la vie privée de ses employés. Cependant, quand il apprit que Michel avait congédié Yamata, il n'était pas du tout d'accord.

Lorsque Beaulac revint au bureau ce jour-là, le

Manchot lui reprocha :

– De quel droit as-tu remercié Yamata de ses services ?

– Vous m’avez confié la direction durant votre absence, non ?

– Je t’ai demandé de diriger l’Agence et non pas de congédier une employée dont je suis entièrement satisfait.

– Mais patron...

Le Manchot répliqua sévèrement :

– Il n’y a pas de mais, Michel. Je t’ai dit, à plusieurs reprises, que je ne voulais pas que la vie personnelle de mes employés nuise au travail.

– C’est pour ça que j’ai pensé que vous préféreriez me garder plutôt que Yamata.

Le détective privé sursauta :

– C’est du chantage que tu fais ? Vous en êtes rendus à ce point, Yamata et toi ? Tu m’obliges à choisir entre vous deux ?

Le grand Beaulac se balançait sur une jambe puis sur l’autre. Il était fort mal à l’aise.

– Elle ne m’a pas laissé le choix, torrieu ! Elle voulait absolument qu’on se marie. Elle m’a fait une véritable scène, disant que je ne l’avais jamais aimée. Elle ne comprend rien. Et puis... j’ai... enfin, j’ai fait un fou de moi.

Il n’osait pas regarder le Manchot. Robert Dumont comprit que son employé avait un grave problème, qu’il hésitait à se confier.

– Qu’est-ce que tu as fait ? Allons, dis-le, Michel, fit-il d’une voix beaucoup plus douce. Je pourrai peut-être t’aider.

– Je ne veux pas vous ennuyer avec ça. Si vous voulez que Yamata revienne, je le lui dirai. Je sais que, pour le moment, elle s’est réfugiée chez une amie. Elle cherche un appartement, mais les loyers sont tellement élevés...

Le Manchot l’arrêta :

– Pourquoi détournes-tu la conversation ? Tu as fait une bêtise, as-tu dit ? Tu es sorti avec une autre fille, pour te venger ?

– Non...

Beaulac hésitait toujours :

– Je... je suis allé prendre un verre, murmura-t-il enfin.

Michel Beaulac avait déjà eu énormément de difficulté avec son alcoolisme jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il était tout simplement allergique à l'alcool et que son premier verre pouvait déclencher sa maladie.

– Quand je suis revenu à la maison, j'étais ivre. J'ai pris un verre, je voulais m'arrêter, mais ce fut plus fort que moi. J'ai mis Yamata à la porte en lui disant de ne plus jamais se présenter devant moi... à la maison ou au travail. C'est pourquoi, ce matin, elle n'est pas là.

– Eh bien, tu lui téléphoneras pour lui dire de revenir au travail. Si vous n'habitez plus ensemble, c'est votre affaire, mais moi, j'ai besoin d'elle. Enfin, je te préviens, Michel, je ne garderai pas à mon emploi un enquêteur qui sera toujours entre deux vins.

À sa grande surprise, Michel répondit :

– Vous n'avez pas à vous inquiéter. Torrieu, je suis assez vieux pour me contrôler.

– Veux-tu dire que tu vas te remettre à boire ?

Michel protesta :

– Oh, oh, une seconde. Il y a boire et boire. Si je suis toujours correct à mon travail, vous n’avez quand même pas le droit de dicter ma ligne de conduite. Pour une fois, je ne suis pas d’accord avec vous.

– Fais comme tu voudras. Tu es malade, tu le sais, et toi seul peux te soigner en cessant de prendre un verre. Libre à toi d’accepter ou pas. Mais sois assuré que je ne te donnerai aucune chance. Si tu fais du mauvais travail, si tu es incapable d’accomplir ta tâche, à cause de l’alcool, je devrai me passer de tes services. Maintenant, essaie de rejoindre Yamata, dis-lui que je veux la voir, le plus tôt possible.

Dès le lendemain, Yamata était de retour à son travail. Mais elle et Michel ne s’adressaient la parole que pour le strict nécessaire.

Lorsque Robert Dumont apprit à sa mère ce qui s’était passé, Corinne murmura :

– Comme c’est regrettable. Je suis certaine

qu'ils s'aiment profondément, tous les deux. Il suffirait qu'une personne intervienne, leur fasse entendre raison. Toi, tu ne sais pas comment t'y prendre avec les problèmes de cœur. Ça prend une femme d'expérience, comme moi.

Le détective sursauta :

– Ah non, maman, ne me dites pas que vous allez vous mêler de ça ?

– Écoute-moi bien, Robert. Tu ne veux pas que je m'occupe de ton travail, très bien. Mais je ne suis quand même pas pour passer mes journées, ici, dans ton appartement à me tourner les pouces. Si je peux aider des amis, tu ne m'empêcheras pas de le faire. Ça n'a rien à voir avec ton métier de détective. D'ailleurs, ma décision est prise.

– Quelle décision ?

– Sitôt que toutes les questions financières concernant la succession de mon mari seront réglées, je me louerai un appartement.

– Mais maman...

– J'ai bien réfléchi, Robert. C'est la meilleure



solution. Si je demeure ici, nous serons toujours en conflit et tu le sais. Tu veux te montrer un bon fils et je t'en remercie, mais jamais je ne m'imposerai. Tout ce que je te demande, c'est de m'endurer pendant quelques semaines.

– La seule chose que je puisse vous dire, maman, c'est que vous serez toujours bienvenue ici. Si vous préférez partir, libre à vous. Je ne vous en aimerai pas moins. Quant à Yamata et Michel, je ne peux pas vous empêcher de les voir, mais j'ai peur que vous ne compliquiez la situation.

– Fais-moi confiance.

Robert Dumont n'aimait pas du tout l'atmosphère qui régnait dans les bureaux de l'Agence et, sans se l'avouer, il espérait que l'intervention de sa mère puisse concilier les deux amants divisés et, surtout, replacer Michel sur la bonne voie.

Ce matin-là, la jeune Japonaise sonna son patron.

– Monsieur Hubert Granger, président de la

maison Granger, désire vous parler, il dit que c'est excessivement important.

– Merci, Yamata.

Le détective appuya sur un bouton pour établir la communication et décrocha le récepteur de son appareil téléphonique.

– Ici Robert Dumont.

– Monsieur Dumont, mon nom est Hubert Granger, j'aimerais retenir vos services pour une enquête spéciale. Il s'agit de mon fils qui est présentement entre la vie et la mort, à l'hôpital de l'institution pénitentiaire de l'île Déserte. On l'a battu sauvagement et j'aimerais qu'on enquête à ce sujet. Quand pourrais-je vous voir ? Si possible, j'aimerais que vous passiez à mes bureaux. Je peux difficilement m'absenter. Votre prix sera le mien. Je sais que cette enquête sera excessivement ardue.

– En un mot, vous désirez savoir qui a blessé votre fils ? Il est difficile de faire parler des détenus, c'est la loi du silence qui règne dans ce milieu. Supposons que j'enquête, que je découvre

le nom du détenu qui a blessé votre fils, ce type est déjà en prison. Vous pourrez le faire...

Granger le coupa brusquement.

– Un instant, monsieur Dumont. Je m'excuse de vous interrompre, mais mon fils a pu me glisser quelques mots. S'il a dit la vérité, c'est un garde ou plusieurs gardiens qui l'ont blessé, qui l'ont frappé.

– Oh ! C'est grave. Vous avez songé à prévenir les autorités du ministère de la Justice ?

– J'ai longuement causé avec mes avocats. Ils m'ont dit que l'enquête pourrait durer des mois, si toutefois on en fait une. Mon fils est entre la vie et la mort. Il peut succomber d'un instant à l'autre. Il faut agir rapidement.

Le détective consulta son agenda.

– Vous pouvez me recevoir à une heure ?

– Certainement. Je prévient ma secrétaire de remettre mes autres rendez-vous à plus tard et je vous attends.

Il lui donna l'adresse de son bureau.

À une heure, le Manchot arrivait à l'édifice de la rue Dorchester et, immédiatement, il était reçu par le président.

Les deux hommes se serrèrent la main. Granger offrit un verre à son visiteur qui refusa.

– Assoyez-vous, fit l'homme d'affaires en allant prendre place derrière son immense bureau.

Il résuma la triste carrière de son fils.

– Je suis prêt à accepter tous les blâmes. Je n'ai pas su élever mon garçon. Mais tout ça ne réglerait nullement la situation présente.

Il lui parla de sa visite au pénitencier.

– Le médecin, le docteur Potvin, m'a bien reçu. Cependant, je ne peux en dire autant du garde qui était dans la salle des malades. Il me surveillait de très près et voulait même m'empêcher de parler à mon fils.

– Votre garçon était conscient ?

– Il m'entendait, j'en avais la certitude, mais il ne pouvait parler. Il me serrait la main. C'est de cette façon que j'ai pu le questionner. Le garde m'obligeait à quitter les lieux. Je voulais savoir le

nom de celui qui avait blessé Maurice. Je ne tenais plus la main de mon fils. Alors, ce dernier a fait un effort inouï pour dire à deux reprises « garde, garde ». Une fois ma visite terminée, je me suis rendu au bureau du directeur du pénitencier. Il était absent, j'ai été reçu par son assistant, monsieur Holson. Ce dernier est persuadé que Maurice divaguait.

Le Manchot demanda :

– Mais, au pénitencier, ils ont dû faire une enquête sur l'incident ?

– Oui. Monsieur Holson dit qu'il y a eu querelle entre les prisonniers. Il m'a assuré que ça arrivait régulièrement. Il a, lui-même, procédé à l'interrogatoire de nombreux détenus, mais ils gardent tous le silence.

– A-t-il décidé d'ouvrir une enquête sur les allégations de votre fils ?

– Non. Il m'a assuré qu'il en discuterait avec le directeur, mais pour lui, l'affaire est terminée et les gardes n'auraient rien eu à voir dans l'incident. Il est difficile de croire un malade qui

ne semble pas avoir son entière conscience.

Le détective murmura :

– C'est peut-être la vérité, vous savez.

– J'aurais pu le croire, monsieur Dumont.

Mais quand je suis sorti du bureau de monsieur Holson, ce dernier m'a serré la main en disant : « J'espère que votre fils Maurice se rétablira, monsieur Granger ». À ce moment-là, il y avait un détenu qui lavait le plancher du corridor. Un garde se tenait plus loin. Le prisonnier s'est rapidement approché de moi. « Vous êtes le père de Maurice ? » Holson a fait signe au garde et ce dernier est intervenu. Le prisonnier se débattait et il m'a crié : « Faites-les payer, ces écœurants-là ! Les gardes nous tueront tous si on ne fait rien ! Bande de salauds... » Et il continuait à hurler quand on l'a emmené. J'ai voulu savoir le nom de ce détenu, mais Holson s'est excusé en disant qu'il ne savait pas tous les noms par cœur et qu'il ne fallait jamais croire tout ce qui se disait derrière les murs. Voilà où en est la situation, monsieur Dumont. Comme je vous l'ai dit au téléphone, mes avocats m'ont conseillé d'agir,

mais pas en passant par le ministère de la Justice. Selon eux, ce serait trop long. Alors, j'ai pensé communiquer avec vous.

Le Manchot glissa sa main droite à l'intérieur de son veston et en sortit un cigare.

– Vous permettez que je fume ?

– Certainement.

Il alluma lentement son havane, tout en réfléchissant.

– Ces événements sont survenus hier ?

– Oui.

– Vous avez eu des nouvelles de votre fils, aujourd'hui ?

– J'ai parlé au docteur Potvin. Il n'y a rien de nouveau. Il est toujours considéré en danger. Il faudrait essayer de l'interroger. S'il reprend connaissance, le docteur doit me téléphoner. Lui aussi, il est d'avis que les deux mots prononcés par Maurice sont le fruit de son délire. On ne peut s'y fier.

Le détective se leva et se promena quelques

secondes de long en large, dans l'immense bureau.

– Si votre garçon peut parler, j'aimerais le voir, évidemment. Mais encore là, on refusera d'accepter son témoignage. Comme vous l'ont dit vos avocats, l'enquête que vous demandez sera longue et pourrait vous coûter très cher, tandis qu'en vous adressant au ministère de la Justice...

– Non. Je crains qu'on taise la vérité si on découvre quelque chose.

Le Manchot alors expliqua :

– Je ne vois qu'une façon de procéder et ça prendra un certain temps. Il nous faut un enquêteur à l'intérieur des murs.

– Peut-être qu'un garde...

– Non. On ne pourrait se fier à ce qu'il nous dirait. Il faut un détenu. Mais encore là, pouvez-vous faire confiance à un homme qui est derrière les barreaux et qui peut avoir plusieurs raisons de détester les gardes ?

Granger, inquiet, demanda :

– Donc, vous ne voyez aucune solution ?



– Une seule. Il faut qu'un de mes enquêteurs se fasse arrêter, il faut qu'il soit condamné et envoyé au pénitencier. Pour ça, l'offense doit être grave. Et, si par hasard mon enquêteur ne réussit pas à découvrir la vérité, il se verra dans l'obligation de purger sa peine.

L'homme d'affaires s'écria :

– Mais, jamais vous ne pourrez demander ça à un de vos hommes. Il risque de demeurer en prison pour une période de deux ans. Et, avant d'être condamné, il faudra un procès, ce sera très long.

– S'il plaide coupable à l'offense qu'on lui reprochera, ce sera rapide. Laissez-moi y réfléchir, monsieur Granger. Je vous donnerai ma réponse d'ici demain.

On discuta ensuite du prix que coûterait une telle enquête. Granger ne semblait pas se soucier de cette somme, même si elle pouvait s'avérer astronomique.

– Soyez assuré que votre enquêteur, si jamais les choses tournent mal, sera payé grassement

pour la peine qu'il devra purger. Il n'aura plus de soucis d'argent lorsqu'il sortira des murs de l'institution. Je vais cependant vous demander une chose, monsieur Dumont. N'obligez pas un de vos enquêteurs à accepter cette mission. Laissez-le libre.

– C'est entendu. Si ce n'était de mon infirmité, je m'occuperais personnellement de cette affaire. Mais parce que je suis manchot, on m'identifiera tout de suite, on n'osera jamais se confier à moi.

Après avoir quitté monsieur Granger, le détective regagna son automobile et, installé au volant, il décrocha son récepteur. Il communiqua immédiatement avec le bureau.

– Yamata, pouvez-vous rejoindre Michel tout de suite. Qu'il se rapporte le plus tôt possible au bureau. Je serai là dans quelques minutes.

– Entendu, monsieur Dumont.

Le Manchot raccrocha. Il songea :

« Michel est le candidat idéal pour cette mission. Quand il était membre de la police officielle, il fut accusé d'homicide involontaire

parce qu'il avait tué un prévenu. Il a eu plusieurs démêlés avec la justice. Si on apprend qu'il s'est remis à boire, on croira facilement que je l'ai remercié de ses services. Oui, Michel pourrait assez facilement se faire condamner et purger sa peine au pénitencier. Il pourrait alors mener l'enquête derrière les murs. Mais acceptera-t-il de risquer sa liberté ?

### III

#### *Une petite vengeance*

– Qu'est-ce qui se passe, patron ? demanda le grand Beaulac en poussant la porte du bureau du Manchot.

– Viens t'asseoir. J'ai à te parler. Il se présente une cause intéressante, mais je ne puis enquêter moi-même. J'ai pensé que tu pourrais te charger de cette affaire, mais je te laisse entièrement libre. Tu peux refuser si tu le désires.

– Carabine, ça semble grave !

– Ça l'est. Mais avant de te mettre au courant, permets-moi d'attirer ton attention sur certains faits. Tu t'es remis à boire et tu sais que je n'approuve pas ça.

Le jeune détective bondit :

– Je vous demande pardon, ma conduite a

toujours été décente et...

– Veux-tu me laisser parler, sans m’interrompre ?

– Allez-y !

– Si tu te remets à boire, il est fort possible que tu recommences la même vie qu’autrefois, d’autant plus que Yamata t’a quitté. Je parle toujours d’une possibilité, ne l’oublie pas. Donc, tu pourrais recommencer à fréquenter le milieu, à boire de plus en plus et ça, je ne l’accepterais pas. Les policiers, les journalistes trouveraient normal que je te congédie.

Michel était nerveux. Il se demandait où son « patron » voulait en venir.

– Résumons, continua le Manchot. Tu t’es séparé de Yamata, tu t’es remis à boire, tu as perdu ton emploi, tu te tiens avec des mauvais amis..., où tout cela pourrait-il te conduire ?

– Nulle part, torrieu ! Jamais je ne ferai ça.

– Mais supposons que tu le fasses, tu pourrais facilement te laisser gagner par tes amis de la pègre. Qu’arriverait-il si tu te faisais arrêter par la

police ?

– Ça ne prendrait pas grand-chose pour qu'on m'envoie à l'ombre. J'ai déjà eu des démêlés avec eux, on m'a déjà accusé d'homicide involontaire...

– C'est exactement ce à quoi je voulais en venir. Pour l'enquête dont je veux te parler, il me faudrait un homme derrière les murs du pénitencier de l'île Déserte !

– Hein ?

– Un homme qui serait condamné et qui, une fois en dedans, ferait son enquête.

Michel se leva. Il comprenait le tragique de la situation.

– Vous avez pensé à moi pour ça ?

– Vu les circonstances présentes, j'ai compris que tu étais l'homme tout désigné. Mais tu es libre de refuser. Je ne te le cache pas, les choses peuvent tourner mal et nous pourrions avoir de la difficulté à te faire libérer.

Michel garda un long silence, puis se tournant vers le bureau du Manchot, il demanda enfin :

– Si je refuse, à qui confierez-vous cette mission ?

– Je ne sais pas encore. Il y a des hommes qui ont fait partie du corps policier, qui sont d'excellents enquêteurs mais qui ont été congédiés à cause d'une offense, parfois mineure, parfois grave. Nous finirions par trouver quelqu'un.

– Derrière les barreaux, vous ne pensez à personne ? N'y a-t-il pas un de ces policiers qui purge une peine là-bas en ce moment ?

– Je l'ignore, tout est possible. Avant d'aller plus loin dans mes recherches, j'ai pensé t'en parler. Je ne veux pas t'influencer, Michel, mais le fait de t'éloigner du bureau pendant un certain temps, de ne plus voir Yamata, ça mettra peut-être de l'ordre dans tes sentiments.

– Possible.

Mais le grand Beaulac était toujours hésitant.

– Supposons que je ne réussisse pas, pensez-vous pouvoir me faire libérer ? J'aimerais bien soupeser toutes mes chances. Que j'aïlle passer

quelques semaines en prison, ça m'est égal, mais « sacrement » j'veux pas y rester jusqu'à la fin de mes jours.

– Il est évident que je ferais tout pour te faire libérer, j'interviendrais même auprès du ministère de la Justice, s'il le fallait.

– Si vous me parliez de l'enquête, ça pourrait m'aider à prendre une décision.

Le Manchot lui raconta la conversation qu'il avait eue avec Hubert Granger.

– Il semble qu'à l'intérieur du pénitencier, certains gardes aient établi un régime de terreur. Les prisonniers n'osent pas parler de crainte de représailles et bien souvent, la direction n'est même pas au courant de ce qui se passe. Il suffit que deux ou trois têtes folles décident de faire la loi pour créer tout ce chaos. Et dis-toi que certains détenus se font amis de ces gardes pour obtenir des faveurs.

Michel murmura :

– Oh, je sais, j'ai entendu toutes sortes d'histoires sur ce qui se passe dans les



pénitenciers. Ce ne sont que quelques exceptions qui causent tous ces troubles, mais ça existe. Il y a un type, que j'ai connu, qui m'a affirmé qu'on l'avait obligé à avoir des relations homosexuelles avec certains détenus. S'il avait refusé, il aurait pu se faire lyncher !

– Tu ne m'apprends rien. C'est connu également de tout le monde que des employés des institutions font du commerce illicite. Quelques-uns réussissent à vendre de la drogue aux détenus. Remarque, encore une fois, il ne faut pas mettre tous les gardes dans le même panier. Ces hommes sont honnêtes, ils font un travail dur, harassant pour les nerfs et, à cause d'une ou deux bêtes noires, on les juge fort mal. Alors, maintenant que tu es au courant de l'affaire, qu'en dis-tu ?

Michel résuma ce qu'il devait faire :

– Premièrement, il faudra que je sois vu en état d'ébriété.

– Tu n'es pas obligé de te saouler pour ça. Je te sais excellent comédien.

– Deuxièmement, il faudra que je retourne auprès de mes amis du milieu et qu'enfin je me fasse arrêter...

– Et que la charge soit assez grave pour qu'on t'envoie derrière les murs.

– Mais torrieu, je devrai véritablement commettre une offense ?

– Sûrement.

– Il y aura enquête et on découvrira sans doute la vérité.

– Pas si tu plaides coupable. Dans certains cas, ça se fait très vite. Je chercherai à faire pression pour que...

Soudain, Michel se pencha sur le bureau du patron, un large sourire aux lèvres.

– Je l'ai, j'ai trouvé, patron. J'accepte votre enquête et ça va me faire plaisir. Vous-même, vous serez content !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ne vous inquiétez pas. Pour le moment, je préfère ne pas parler, mais soyez assuré d'une

chose, je serai condamné rapidement.

Robert Dumont fronça les sourcils. Il n'aimait pas trop l'enthousiasme démontré par Michel. Le grand Beaulac interrompit sa réflexion :

– J'espère que vous avez dit à votre client que ce travail sortait de l'ordinaire. Une fois derrière les murs, c'est du 24 heures par jour que je ferai. Ça se paie, ça !

– Ne sois pas inquiet. Granger sait fort bien que le prix sera très élevé. Tu toucheras un bon magot lorsque cette affaire sera terminée.

– Tant mieux. Maintenant, assez de temps perdu. Moi, je commence tout de suite à jouer mon rôle.

Et avant que le Manchot ait pu intervenir, Michel avait déjà ouvert la porte donnant sur la salle d'attente et le bureau de la réceptionniste.

D'une voix de stentor, il lança :

– Je m'en sacre de ma place de détective privé, vous entendez ? Si je veux boire, ça ne regarde que moi. Et vous n'avez pas à vous mêler de ma vie privée. Si vous pensez me faire

trembler en menaçant de me congédier...

– Michel, il peut y avoir des clients dans la salle d'attente, murmura le Manchot, surpris par l'attitude de son bras droit.

Mais Beaulac répliqua d'une voix forte.

– Je me fiche des clients, comme de vous. Des agences de détectives, il y en a d'autres au Québec. Si vous pensez me réduire à la misère, vous vous trompez. Je ne fais plus votre affaire ? Eh bien, votre position, mettez-vous-la où vous pensez. Je démissionne, un point, c'est tout.

Et il ferma durement la porte du bureau de Dumont.

Yamata s'était levée. Le détective Landry, qui était en charge de la section des agents de sécurité, avait entrouvert la porte de son bureau. La belle Candy s'approcha de Michel.

– Allons, mon grand, tu ne peux plus accepter les reproches ?

– Toi, la grosse, je peux me passer de tes conseils.

Il la repoussa du bras. Yamata cria :

– Michel, attends, je veux te parler...

– Laissez-moi tranquille. Je vais vous prouver, à tous, que Michel Beaulac peut exister sans vous !

Et il sortit des locaux de l'Agence.

Yamata se rassit à son bureau et se cacha la figure dans le creux de son bras.

Candy alla vers elle.

– Allons, ne pleure pas, Yamata. Michel est en colère, mais quand il aura réfléchi...

– Je ne crois pas qu'il revienne.

Candy se retourna. Robert Dumont était debout à l'entrée de son bureau.

– Il a donné sa démission. Il a recommencé à boire. Je ne peux pas le garder à mon emploi. Il s'en est rendu compte, c'est le pourquoi de son geste.

Candy voulut plaider la cause de son collègue.

– Robert, il ne faut pas en vouloir à Michel. Il vous a rendu de précieux services et il ne fait que traverser une période difficile.

– Je sais ce que je fais, Candy. Quand on dirige une agence comme la mienne, il faut mettre ses sentiments de côté. Un jour, Michel reviendra peut-être, mais il faudra qu'il change d'attitude. Maintenant, je ne veux plus en entendre parler.

Une dizaine de minutes plus tard, Yamata sonnait le Manchot.

– Quelqu'un demande Michel Beaulac au téléphone. Qu'est-ce que je dois dire ?

– Si c'est en rapport avec une enquête qu'il mène, transférez-moi cet appel, sinon, vous n'avez qu'à répondre qu'il ne travaille plus ici.

Le Manchot ne fut guère surpris d'apprendre que c'était un journaliste qui désirait certaines informations.

« Michel n'a pas tardé à répandre la nouvelle. Les journaux vont sûrement en glisser un mot dès demain et les policiers seront mis au courant. »

Le détective aurait bien aimé tout expliquer à ses principaux collaborateurs, mais il savait que la moindre indiscretion pouvait compromettre la

mission de Michel.

Quand il arriva à son appartement, ce soir-là, Corinne apprit à son fils qu'il avait reçu deux appels.

– Le premier provenait d'un policier, le détective Sirois ; quant à l'autre appel, son auteur n'a pas voulu se nommer ; les deux avaient un point en commun : on voulait savoir s'il était vrai que Michel Beaulac n'était plus à ton service.

– Et qu'avez-vous répondu ?

– Que je l'ignorais. J'aurais pu leur dire qu'il était toujours avec toi, mais comme tu refuses que je t'aide...

– Et vous avez bien fait. Vous auriez commis une erreur. J'ai congédié Michel.

On imagine la surprise de la vieille dame. Elle refusait de le croire.

– Il fallait donner une leçon à Michel.

– Mais au lieu de l'aider, tu vas lui nuire davantage.

– Je refuse d'en discuter, maman.

Le lendemain matin, les journalistes faisaient déjà écho de la démission de Michel Beaulac.

La nouvelle allait se répandre rapidement dans tous les milieux.

La journée s'écoula sans que le détective n'ait de nouvelles de son collaborateur. Il était presque une heure du matin lorsque le téléphone sonna dans l'appartement du Manchot. Le détective décrocha.

– Allô !

– Bon, j'avais peur que ce soit votre mère. C'est pour ça que je n'ai pas appelé plus tôt, fit Michel. J'ai revu des amis, j'ai joué aux cartes avec eux une partie de la soirée. J'ai pris quelques verres... mais raisonnablement. Et si je voulais travailler, patron, j'aurais le choix. Déjà, j'ai reçu des offres, mais je ne veux pas entendre parler de ce milieu. Demain soir, je passe à l'action. On va m'arrêter. Vous en entendrez parler dans les journaux. Tout va se faire rapidement. À mon avis, dans deux jours tout au plus, je serai derrière les barreaux.



Le Manchot voulut connaître les détails du plan de Michel, mais ce dernier refusa d'en dire plus long.

– La seule chose que je puisse ajouter, c'est que vous serez très content que j'aie pensé à ça. Mon nom fera probablement la première page des journaux.

– Michel, tu m'inquiètes.

– Rassurez-vous patron et vous pouvez appeler votre client. Au fait, avez-vous eu des nouvelles du jeune prisonnier ?

– J'ai rendez-vous au pénitencier demain, je le verrai, mais mes chances de l'interroger sont pratiquement inexistantes. Il est dans le coma et ne semble pas vouloir reprendre connaissance. Le médecin, à moins de complications, ne craint pas pour sa vie, mais il peut demeurer inconscient durant des semaines.

– Souhaitez-moi bonne chance, carabine, j'en aurai besoin. En tout cas, avant de me faire arrêter, je vais m'amuser.

Il éclata d'un grand rire et raccrocha. Dumont

murmura, le récepteur à la main.

« Il a encore bu ! Je n'aime pas ça du tout. Espérons qu'il n'ira pas commettre quelques bêtises. »

Le lendemain, le Manchot se rendait à l'île Déserte. Monsieur Edmond Siguard, le directeur, le reçut dans son bureau.

– J'ai parlé avec le docteur Potvin. Je suppose que vous savez que Granger n'a pas repris connaissance depuis que son père a cherché à le faire parler ?

– Oui, on me l'a dit. Mais j'aimerais le voir quand même.

– Nous irons à l'hôpital de l'institution tantôt, monsieur Dumont. Vu les affirmations de monsieur Granger, j'ai mené mon enquête personnelle dans cette affaire. Je peux vous assurer qu'aucun gardien n'a été mêlé à la querelle. Ce fut une bataille entre détenus. Il en survient assez régulièrement. Quand les gardes sont intervenus, Granger gisait au sol, une blessure à la tête. On a interrogé les détenus,

aucun d'eux n'a voulu parler.

– Pourrais-je connaître les noms de ceux qui ont été mêlés à la bagarre ?

– Je regrette, mais ces rapports sont confidentiels. J'aimerais pouvoir vous aider, mais à moins d'être un enquêteur gouvernemental, vous ne pourrez questionner les détenus. Il faut que je me conforme aux règlements. J'aimerais collaborer avec vous, mais je ne peux faire plus. Par contre, j'ai consulté le dossier du jeune Granger. Il se conduisait bien, mais il détestait certains gardes. Il aimait trop dire qu'il était fils de millionnaire et quelques-uns de nos gardes n'aiment pas ça. Alors, pour se venger d'eux, il a peut-être voulu jeter les soupçons sur leurs épaules.

Le Manchot se rendit à l'hôpital, accompagné du directeur. Mais après avoir vu le jeune Granger, il dut se convaincre qu'il ne pouvait lui poser aucune question. Il n'entendait rien, ne pouvait parler et le médecin se demandait si, une fois sorti du coma, il retrouverait la mémoire.

– Soyez assuré que nous le soignons de notre

mieux et si une opération est possible, il sera transporté dans un des grands hôpitaux de la métropole.

Lorsque Robert Dumont revint à son bureau, il téléphona à Hubert Granger.

– J’ai l’impression d’avoir perdu mon temps et, de plus, j’ai mis la puce à l’oreille de la direction du pénitencier.

– Le directeur, Siguard, doit être au courant de tout ce qui s’est passé.

– Non, je ne le crois pas. Il se fie aux rapports de ses adjoints. Il a questionné des détenus, mais personne ne parlera. Il existe une loi du silence dans ce milieu. On se confiera à un autre prisonnier, mais jamais à un garde, encore moins au directeur. Il nous reste un espoir. J’ai placé un de mes meilleurs enquêteurs sur cette affaire. Si tout va bien, il se retrouvera derrière les barreaux d’ici quelques jours.

– Donnez-lui carte blanche, monsieur Dumont. Moi, tout ce que je désire, ce sont des preuves. Ensuite, j’agirai. Si des gardes ont été mêlés à

l'attentat contre mon fils, ils paieront, même si je devais dépenser une fortune.

Le Manchot ne voulait pas avouer son inquiétude à son client. Michel Beaulac était un bon détective privé, il avait beaucoup de cran, mais il s'était remis à boire. C'était là le danger. Ivre, Michel pouvait trop parler et, si au pénitencier on apprenait qu'il allait là pour enquêter, ses chances de réussite étaient nulles.

Derrière les barreaux, il y avait des tueurs prêts à assassiner sournoisement n'importe qui, garde ou détenu.

« Ces hommes sont, bien souvent, condamnés à la prison à perpétuité. En éliminant un détenu indésirable, ils verront leur situation à l'intérieur des murs s'améliorer. C'est bête, mais ça arrive trop souvent. »

Et le détective privé commençait à regretter d'avoir accepté ce travail où les risques étaient trop nombreux.

L'inspecteur Jules Bernier, chef de la section des homicides de la police municipale de Montréal, policier intelligent et très doué, avait réussi à se créer un chemin jusqu'aux échelons supérieurs.

« Si Bernier n'était pas si orgueilleux, si rempli de lui-même, s'il n'avait pas un caractère aussi détestable, il aurait pu devenir un grand chef. Il en a les capacités, disait-on. »

Mais l'inspecteur avait passé une partie de sa vie dans l'armée. Dressé à la discipline militaire, il n'admettait aucun écart aux règlements, il faisait marcher tous les hommes de son escouade à la baguette et on le détestait souverainement.

C'est Jules Bernier qui avait été la cause du départ de Robert Dumont, un de ses meilleurs enquêteurs. À la suite de l'accident qui lui avait fait perdre l'usage de son bras gauche, le Manchot avait été confiné à un travail de bureau par Bernier. Sa tâche consistait à classer les dossiers. Avec sa prothèse perfectionnée, Robert Dumont aurait pu continuer sa carrière, mais

Bernier pensait autrement. À son avis, le Manchot était devenu inutile et les deux hommes se regardaient comme chien et chat.

Un jour, Dumont perdit patience. Bernier l'insulta et le Manchot le saisit à la gorge avec cette fameuse main qui développait une force exceptionnelle. Sans l'intervention des collègues du Manchot, ce dernier aurait pu assassiner son supérieur.

Le détective n'attendit pas les résultats de l'enquête menée par ses supérieurs et donna sa démission. Il ne regretta jamais son geste car, quelques semaines plus tard, il ouvrait son agence de détectives privés et les succès ne s'étaient pas fait attendre.

Bernier acceptait mal la popularité du Manchot. Il détestait tous les détectives privés, c'étaient, selon lui, des hommes qui nuisaient à l'efficacité de la police officielle. Aussi, il prenait un malin plaisir à mettre des bâtons dans les roues aux enquêtes du Manchot. Son poste supérieur lui permettait d'intervenir sitôt que Dumont et son équipe avaient à éclaircir une

cause de meurtre dans le secteur métropolitain.

Quand l'inspecteur apprit que Michel Beulac, le premier assistant du Manchot, s'était remis à boire, il ne pouvait que se réjouir du fait.

« Je l'ai toujours dit. Qui a bu, boira. Dumont a voulu engager Beulac, tant pis, il va regretter son geste. »

Déjà, on savait au sein du corps policier, que Michel Beulac fréquentait à nouveau ses anciens amis du milieu de la pègre.

« Non seulement Dumont l'a mis à la porte de son agence, mais Beulac s'est séparé de la Japonaise avec qui il vivait. Il ne pourra jamais remonter la pente, apprit-on à Bernier. »

Ce soir-là, l'inspecteur était de service. À titre de supérieur de son escouade, il aurait pu travailler uniquement le jour mais il tenait à changer régulièrement ses heures. « Je demande à mes hommes de le faire, je dois donner l'exemple. » Telle était sa discipline.

Lorsque le téléphone sonna, ce fut un des détectives qui prit l'appel.



– Inspecteur, c’est pour vous.

– Qui ?

– Il n’a pas voulu se nommer.

Bernier tonna :

– Je ne veux pas être dérangé inutilement.

Combien de fois dois-je vous le dire ? Si on est trop imbécile pour donner son nom, vous n’avez qu’à raccrocher.

– Inspecteur, c’est un type qui veut rapporter une chose grave, mais c’est à vous qu’il désire parler. Il veut éviter un scandale.

Bernier esquissa un sourire malin.

– Bon, je vais prendre cet appel.

L’homme au bout du fil, semblait très nerveux.

– Vous êtes le chef de l’escouade des homicides ?

– Oui. Allez-y, je vous écoute.

– J’ai tenu à vous parler personnellement, inspecteur, c’est trop grave.

– Je déteste les gens qui tournent autour du pot. Si vous savez quelque chose d'important, dites-le tout de suite.

– On a tiré un coup de feu, quelqu'un a été tué mais on va tenter de faire disparaître le cadavre.

L'inspecteur répliqua aussitôt :

– Quand vous aurez cuvé votre vin, mon ami...

– Inspecteur, j'ai pas bu. Il y a eu une partie de cartes. Un joueur a perdu la tête. Il a tiré sur un autre.

– Et personne n'a entendu ce coup de feu ?

– Non. On joue dans un garage et c'est éloigné des autres habitations. Comme ça, on voit venir la police si elle décide de faire une descente.

Bernier comprit que ce semblait être sérieux.

– Mais encore une fois, pourquoi m'appeler, moi ?

– Si personne n'a osé téléphoner à la police, c'est parce que le Manchot est bien vu dans notre milieu. On veut pas lui nuire.

À ce moment-là, les yeux de l'inspecteur se

mirent à briller étrangement.

– Robert Dumont était présent au moment du crime ? demanda-t-il.

– Pas lui, oh non, mais le grand Beaulac. Il jouait aux cartes. Je me demande même si c'est pas lui qui a tiré. Moi, j'étais dans la pièce voisine, le petit bureau du garage. J'ai décidé de vous appeler... celui qui a été descendu, c'est un ami.

– Tout d'abord, donnez-moi votre nom.

– Pas question !

L'homme donna une adresse.

– Et vous faites mieux de vous grouiller, dans dix minutes, je suis certain qu'ils seront tous partis. Quant au corps de John, on le retrouvera peut-être un jour, au fond du fleuve. Moi, je veux le venger, mais faut éviter de nuire au Manchot. Je compte sur vous.

Et la communication fut coupée. Jamais un appel n'avait fait autant plaisir à l'inspecteur. On lui demandait à lui, Jules Bernier, de mener une enquête discrète, de peur de salir la réputation du

Manchot.

« Je vais me charger de cette enquête, moi. »

Il ordonna à un de ses hommes :

– Appelez tout de suite les journalistes. Qu'on se rende à cet endroit, un meurtre a été commis. Vous, Durand, venez avec moi. Nous allons également dépêcher deux constables sur les lieux. Je vous rappellerai, Renaud, lorsque nous aurons fait les premières constatations. Vous enverrez l'équipe d'experts. Venez, Durand, remuez-vous, nous n'avons pas une seconde à perdre. Et vous, Renaud, qu'attendez-vous pour communiquer avec les journalistes ? Quand je donne des ordres, je veux l'exécution immédiate.

Quelques instants plus tard, la voiture de l'inspecteur filait à pleins gaz. Une automobile-patrouille la suivait. Les sirènes hurlaient. On ne mit que cinq minutes pour arriver au fameux garage construit sur un vaste terrain vacant.

On pouvait voir des carcasses de vieilles voitures tout autour de l'emplacement.

« Ce n'est guère surprenant, songea

l'inspecteur. C'est l'endroit idéal pour un refuge de la petite pègre. »

Tout était silencieux aux environs. Les policiers avaient pris soin de couper le son de leurs sirènes au moins un mille avant d'arriver au garage.

– Vous, dit Bernier, en s'adressant à un des quatre policiers en uniforme qui se trouvaient dans la seconde automobile, restez en faction devant la porte. Vous trois, faites le tour. S'il y a une porte arrière, surveillez-la. Et surtout, soyez prudents, ces hommes sont probablement armés.

Bernier attendit que les policiers furent en poste avant de s'avancer vers la porte accompagné du détective Durand.

L'inspecteur s'arrêta, sortit son revolver et, avant de frapper, colla son oreille contre le battant de la porte.

– Curieux, quelqu'un chante, là-dedans. Placez-vous à droite, Durand, collé au mur. Je vais enfoncer la porte d'un coup de pied.

Bernier n'avait pas remarqué que la porte

n'était pas du tout fermée. Il perdit l'équilibre.

– Attention, inspecteur, cria Durand.

Son supérieur aurait offert une cible idéale à des tueurs. Il était tombé à genoux, juste au centre de la porte ouverte.

Bernier leva les yeux et aperçut un homme assis à une table. Une faible lampe éclairait la pièce. L'homme était seul. Il avait une bouteille à la main et il s'enfonça le goulot dans la gorge, but rapidement puis, après avoir essuyé ses lèvres, il fit un grand geste de la main.

– Mais c'est ce cher inspecteur Bernier ? dit-il d'une voix pâteuse.

L'inspecteur s'avança, menaçant, revolver au poing.

– Où sont les autres, Beaulac ? Durand, allez voir dans le petit bureau à gauche.

Bernier était maintenant à deux pas de Michel qui n'avait pas bougé de son siège.

– Je ne sais pas du tout ce dont vous parlez, inspecteur. Vous ne vous rendez pas compte que je suis seul ?

– Je ne suis pas du tout d’humeur à plaisanter.

– L’avez-vous déjà été, inspecteur ?

– Debout, Beaulac ! Je sais que vous n’étiez pas seul ici, qu’un homme a été tué.

– Je ne parlerai qu’en présence de mes avocats, fit Michel en riant. Et c’est pas tout, vous ne m’impressionnez pas, inspecteur, au contraire, vous m’amusez en « sacrament ». J’ai jamais eu autant de plaisir.

– Les mains contre le mur, Beaulac, les jambes écartées. Obéissez !

– Je ne savais pas que vous preniez plaisir à fouiller les hommes, inspecteur. Attention à vos doigts, vous me chatouillez.

L’inspecteur rageait.

– Vous rirez moins quand vous serez accusé de meurtre.

– Un meurtre ? Quand ? Où ça ? Hé, détective, avez-vous trouvé un cadavre dans le petit bureau ?

– Amusez-vous, Beaulac. Mais cette fois-ci, je

vous tiens et c'est pas votre infirme qui va vous tirer de là.

Michel se retourna brusquement.

– Je vous défends d'insulter mon patron.

– Vous ne travaillez même plus pour lui.

– C'est vous qui le dites. Il m'a réemployé. Il ne peut pas se passer d'un bon détective comme moi.

Des hommes venaient de pénétrer dans le garage. Il y avait un photographe dans le groupe. Michel continua à parler comme s'il avait trop bu.

– Je travaillerai toujours pour monsieur Dumont. Autrement, vous pourriez me récupérer, inspecteur et, à mon avis, ce serait l'enfer d'œuvrer sous vos ordres.

– C'est assez, Beaulac.

– Non, c'est pas assez, vous, vous insultez l'homme pour qui j'ai la plus grande considération. C'est pas joli, ça, inspecteur. Ça mérite une punition.



Et avant même que Bernier ait pu prévoir le geste, Michel le gratifiait de deux gifles retentissantes. Un éclair de magnésium brilla. Un photographe avait capté la scène.

Michel riait comme un idiot. Bernier aurait pu facilement appuyer sur la gâchette de son arme. Il voulut impressionner Beaulac en levant son revolver. Michel le saisit au poignet et, d'une habile prise de jiu-jitsu, il le fit pirouetter derrière son épaule. Le revolver fut projeté au loin. Bernier se retrouva à quatre pattes. Il n'eut pas le temps de se relever. Michel lui donna un violent coup de pied au derrière.

– Ça, c'est pour le Manchot.

Puis, il fit suivre ce premier coup de pied d'un second.

– Celui-là, c'est pour moi.

Les journalistes ne purent s'empêcher de rire. On prenait d'autres photos. Durand intervint rapidement. Bernier s'était relevé. Il avait le visage cramoisi, ses mains tremblaient. Il bégaya :

– Arrêtez-le, Durand..., les menottes..., passez-lui les menottes... Tu vas payer, Beaulac. Je vais t'envoyer à l'ombre pour plusieurs années.

Montrant l'inspecteur et s'adressant aux journalistes, Michel se mit à beugler :

« Un amour comme le nôtre, il n'en existe pas deux. »

## IV

### *Un héros au pénitencier*

Le Manchot avait fait la connaissance de Solange, une secrétaire, en la croisant régulièrement dans l'ascenseur de l'édifice qui abritait son agence de détectives privés.

Robert Dumont avait invité la jolie Solange Martin à l'accompagner, un midi, alors qu'elle s'en allait justement dîner.

Quelques jours plus tard, il avait passé une soirée en sa compagnie dans un cabaret. Il s'était alors confié à la jeune fille.

– Je ne voudrais pas, qu'entre nous, il puisse y avoir de malentendus. Mon métier ne me permet pas de m'amouracher d'une femme, de songer à vivre avec elle. Donc, je considère les femmes comme des camarades. J'adore sortir, m'amuser.

Quand j'invite une amie, c'est pour passer quelques heures agréables, je ne veux surtout pas que cela entraîne des conséquences.

Solange l'avait rassuré.

– J'ai presque trente ans. Autrefois, on m'aurait déjà appelée « la vieille fille ». J'ai aimé une fois, une seule ; mais cet homme, en qui j'avais mis toute ma confiance, m'a trompée outrageusement. Il venait de Québec et ne passait que trois jours par semaine à Montréal. Ce n'est qu'après plus de six mois, alors que j'avais décidé de vivre avec lui, que j'ai constaté qu'il était marié. Alors, pour moi, le grand amour, le mariage, c'est bien fini.

Mais tout en dansant, elle se serra dans ses bras :

– Cependant, je suis une femme, j'ai besoin d'amour..., je veux dire de sexe, comme toute femme normale. Ce doit être la même chose pour vous ?

– Dans mon métier, les filles qui s'offrent sont nombreuses.

– Vous devez avoir le choix.

– Oui, Solange, justement j’ai le choix et jamais une femme ne passera quelques heures dans mes bras, si je ne l’ai pas fortement désirée.

Il se pencha vers elle, l’embrassa dans le cou, puis contre l’oreille, tout en ajoutant :

– Comme je vous désire.

Pour toute réponse, elle avait collé son visage contre le sien, sa main s’était serrée dans la sienne. Dans un cas semblable, le Manchot invitait sa compagne à son appartement pour un dernier verre.

– Vous savez que je n’habite plus seul ? dit-il une fois de retour à sa table.

– Oui, je l’ai appris, tout se sait dans les bureaux de l’édifice où l’on travaille. Votre mère...

– Exactement et je me vois obligé de changer mes habitudes.

Elle lui sourit :

– Vous n’aurez pas vraiment à les changer ; ce

soir, c'est moi qui vous invite à mon appartement pour terminer la soirée.

Solange se montra une amoureuse passionnée capable de satisfaire le moindre désir de son amant d'un soir.

Il était presque trois heures du matin lorsque le détective revint chez lui.

En ouvrant la porte, il se rendit compte qu'une lumière brillait encore dans la chambre qui était devenue celle de sa mère.

« Oh non ! Ce n'est pas possible, elle m'a attendu. »

– C'est toi, Robert, viens ici, j'ai à te parler, lança la voix de sa mère.

Le détective parut dans l'embrasement de la porte.

– Ne fais pas cet air, dit Corinne, je sais qu'il t'arrive de travailler très tard et je ne te pose pas de questions. Si je t'ai attendu, c'est que j'avais un message très important pour toi. Tu as reçu quatre appels en tout. Deux journalistes, un détective du nom de Durand et Yamata. Michel a

été arrêté.

– Ah !

Corinne sursauta :

– Ça ne te fait pas plus d'effet que ça ? Il me semble que cette nouvelle aurait dû te surprendre.

– Je m'attends à tout de Michel.

– Il semble que ce soit grave. Les journalistes en ont dit un peu plus long. Il s'agirait d'une affaire de meurtre.

Cette fois, le Manchot ne cacha pas sa surprise.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Le cadavre aurait disparu. En tout cas, Michel serait dans de forts mauvais draps. Tu connais un inspecteur du nom de Bernier ?

– Hélas ! Un être exécrationnel qui m'a obligé à quitter mon poste dans la police officielle.

– J'ignore ce qu'a fait Michel, mais le détective Durand a dit que Bernier s'acharnerait contre lui tant qu'il ne l'aura pas envoyé derrière les barreaux.

Le Manchot rassura sa mère.

– Allons, dormez, je verrai à tout ça demain.

– Et Yamata, tu vas la rappeler ? Elle se meurt d'inquiétude.

– Vous ne l'avez pas rassurée ?

– Je ne savais trop que lui dire.

– Eh bien, moi non plus, je ne saurai pas. Il y a des moments dans la vie où l'on fait mieux de se taire plutôt que de risquer de dire des bêtises.

Le détective se dirigea vers sa chambre. La phrase lancée par le détective Durand laissait entendre que Michel Beaulac avait réussi à dresser l'inspecteur Bernier contre lui et que ce dernier ferait tout en son possible pour se venger.

« Michel est assez intelligent pour ne pas avoir commis un meurtre. Je n'ai pas à me faire du souci de ce côté. »

Mais dans l'autre chambre, Corinne, la petite bonne femme, réfléchissait.

– Est-ce que par hasard, j'aurais vu juste ? L'attitude de Robert n'est pas ordinaire.



Une demi-heure plus tard, Corinne ne dormait pas encore. Elle se leva, se glissa dans sa robe de chambre et, sur le bout des pieds, se rendit à la petite pièce qui servait de bureau et de chambre au Manchot. Le détective dormait étendu sur le divan.

« Il est plus de quatre heures du matin. Tant pis, je l'appelle quand même. Elle ne doit pas dormir. »

Elle ferma lentement la porte de la chambre de son fils, se rendit dans la sienne, s'enferma, alla s'asseoir sur son lit et composa le numéro de téléphone que Yamata lui avait donné.

On décrocha dès la première sonnerie.

– J'aimerais parler à mademoiselle Yamata.

– C'est moi, enfin, vous avez des nouvelles, madame Corinne ?

– Je m'excuse de vous téléphoner à cette heure. J'espère que vous m'entendez bien, je n'ose pas élever la voix. J'ai peur de réveiller Robert. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, Yamata. J'ai raconté à Robert ce que je savais

quand il est entré. Il n'a pas paru surpris outre mesure. Il y a une phrase qu'il a dite qui m'a laissée perplexe. Il a dit : « Il y a des moments, dans la vie, où l'on fait mieux de se taire plutôt que de dire des bêtises ».

Il y eut un court silence que Yamata rompit.

– Mais il va se porter au secours de Michel ?

– Je ne sais pas. Voyez-vous, Yamata, je ne connais pas très bien mon fils, il est difficile d'analyser la situation. Mais l'attitude de Robert depuis quelques jours, le fait que lui et Michel se soient querellés, qu'il ait accepté sa démission sans rouspéter, qu'il laisse Michel s'enfoncer dans un chemin dangereux, sans lui porter secours et enfin, cette arrestation qui n'a pas paru le surprendre... tout ça semble faire partie d'un plan. Remarquez que je suis loin d'être certaine de ce que j'avance. Je puis me tromper. Mais ces deux hommes travaillent côte à côte depuis trois ans. Robert, en temps ordinaire, aurait sûrement réagi autrement. Il n'a pas sourcillé quand je lui ai appris que Michel allait probablement se retrouver en prison pour plusieurs années. Enfin,

Je sais qu'aujourd'hui, je devrais dire hier, Robert est allé au pénitencier. Il mène une enquête... j'ignore laquelle, mais je sens de la fumée. Oh, je suis peut-être une vieille folle, mais quand même, il n'y a jamais de fumée sans feu.

Elle se tut enfin. Yamata avait écouté sans rien dire. Mais maintenant, les paroles de Corinne la laissaient songeuse.

– Oui, je sais que monsieur Dumont enquête sur le cas d'un jeune homme qui est entre la vie et la mort et qui a été blessé au pénitencier de l'île Déserte.

Yamata ajouta rapidement :

– Ne dites pas un mot à monsieur Dumont de notre conversation. Si nous avons deviné la vérité, il nous en voudrait. Mais cet appel me rassure. Oui, vous avez raison, le Manchot agit comme s'il était content de ce qui se passe et, ça, je peux vous assurer que ce n'est pas naturel... à moins que ça ait été prévu. Merci de m'avoir appelée, madame Corinne.

Le lendemain matin, le Manchot, malgré le

peu d'heures de sommeil dont il avait joui, se leva très tôt. Sitôt qu'il fut vêtu, il sortit de chez lui pour se rendre au coin de la rue où un boutiquier vendait tous les journaux.

La photo de Michel Beaulac était sur la page frontispice d'un journal. Ce n'était pas la nouvelle numéro un, mais on la publiait en gros titre.

« Michel Beaulac, assistant du détective privé "Le Manchot", arrêté ! »

Puis, sous la photo, en caractères plus petits : « Un cadavre disparu – Il résiste à son arrestation et frappe un policier. »

– On parle de votre ami, dans le journal, ce matin, monsieur Dumont, lui dit le vendeur.

– Oui, je suis déjà au courant. Michel a commis une erreur. Il doit payer comme tout le monde.

Le détective revint rapidement chez lui, fit chauffer le café et commença à jeter un coup d'œil sur les photos qui entouraient l'article de la page 5.

« Oh ! Oh ! Michel qui gifle l'inspecteur Bernier ! Il en a eu du culot. Je comprends maintenant son attitude. Il avait préparé son plan, c'est une douce vengeance qu'il a exercée sur Bernier. »

Le café était chaud. Le Manchot s'en servit une tasse puis, tout en buvant une gorgée de temps à autre, il se plongea dans la lecture de l'article.

Michel avait refusé de parler aux journalistes. Par contre, l'inspecteur Bernier déclarait qu'il éclaircirait ce mystère. On avait téléphoné à son escouade. Un meurtre avait été commis dans ce garage qui servait de repère à la pègre, selon l'informateur. Bernier et ses hommes s'y étaient rendus,, on avait cerné l'endroit mais pour n'y trouver que Michel Beaulac à demi-ivre. Toujours selon l'inspecteur, il aurait refusé de répondre à toutes les questions et, lorsque Bernier voulut le mettre sous arrêts, il aurait frappé l'inspecteur.

Cependant, un journaliste, qui avait assisté à la scène, donnait ses impressions.

– Michel Beaulac a giflé l’inspecteur lorsque ce dernier s’est permis des remarques désobligeantes à l’égard de Robert Dumont, le détective manchot. Puis, Beaulac a fait tomber l’inspecteur et lui a donné deux coups de pied assez violents, à l’endroit où le dos perd son nom. Un pour lui et un pour le Manchot, comme l’a dit Beaulac. Malgré le tragique de la situation, tous ceux qui étaient présents n’avaient pu s’empêcher de rire.

« J’aurais aimé assister à ça », songea le Manchot, la figure épanouie par un large sourire.

– C’est amusant ton article ?

Le détective se retourna. Sa mère, Corinne, était debout derrière lui.

– C’est ce qui est arrivé à ton assistant qui t’amuse tant que ça ?

Le Manchot lui tendit le journal.

– Vous pouvez lire l’article, j’ai presque terminé. Et je vous fais remarquer que Michel ne travaille plus pour l’Agence.

– Oui, je sais, c’est ce que tu veux laisser

croire à tout le monde. Sers-moi un café, ajouta-t-elle en ne lui donnant aucune chance de répliquer.

Au bout de quelques instants, Corinne leva les yeux du journal.

– Tu as lu jusqu’au bout ?

– Non.

– Tu fais mieux de t’occuper de ton ami Beulac. Il est possible qu’il ait voulu s’amuser aux dépens de cet inspecteur Bernier, mais ça peut lui coûter cher. À mon avis, l’histoire du cadavre a été inventée de toutes pièces, ça sent le piège à plein nez. Mais non seulement il a frappé et ridiculisé un officier de police, mais on a trouvé un peu de drogue sur lui et dans le garage. C’est ça, le plus important.

Le Manchot arracha le journal des mains de sa mère.

– Je n’avais pas lu ça.

Le détective comprit que Michel ne pouvait pas s’en tirer. Il serait sûrement envoyé au pénitencier. Il devait passer en cour le matin

même. Le Manchot rejoignit immédiatement le détective Landry qui s'occupait de l'agence de sécurité.

– Peux-tu déléguer un de tes hommes en cour ? Je veux savoir ce qui va se passer dans le cas de Michel.

– Entendu, monsieur Dumont, je vous trouve quelqu'un immédiatement.

– Qu'il ne s'identifie pas. Aux yeux de tous, nous devons paraître indifférents.

Rod Lafleur avait œuvré pendant plus de vingt ans dans la police municipale de Montréal. Il avait à peine cinquante ans quand on l'avait obligé à prendre sa retraite. Il recevait une excellente pension, avait réussi à assurer ses vieux jours et, pourtant, ce policier de carrière s'ennuyait. Au tout début de sa vie de pensionné, il avait voyagé, puis s'était tenu occupé par maints petits travaux de réparation à son bungalow. Lorsqu'un de ses ex-collègues lui avait dit que Landry était à la recherche d'agents de sécurité pour travail intermittent, il avait immédiatement communiqué avec son camarade



de la force constabulaire et, depuis, Landry l'engageait assez régulièrement.

Ce matin-là, le détective Landry rejoignit Lafleur chez lui et, immédiatement, il lui demanda de se rendre à la cour où devait comparaître Michel Beaulac.

– Tout ce que le patron désire, c'est un rapport complet sur ce qui se passera. N'interviens d'aucune façon. Tu es un simple curieux.

– Entendu, comptez sur moi.

Cet avant-midi-là, vers onze heures, Michel Beaulac fut appelé devant le juge.

Le greffier lut plusieurs chefs d'accusation. Michel avait été trouvé en possession de drogue, soit une faible quantité de cocaïne. Dans l'appartement où il se trouvait, on avait découvert une plus forte portion de drogue. Enfin, il était accusé d'avoir dérangé inutilement la force constabulaire en laissant croire qu'un meurtre avait été commis puis, il avait frappé un officier de police en devoir à plusieurs reprises.

Une fois la lecture terminée, le grand Beaulac

jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

– Plaidez-vous coupable ou non coupable ? demanda le juge.

– Coupable, votre honneur, répondit le bras droit du Manchot.

Il y eut un murmure dans la foule. Plusieurs journalistes étaient présents.

– Votre honneur, j'aimerais cependant spécifier que j'ignorais qu'il y avait de la drogue dans ce garage. Il est vrai que j'en avais sur moi, c'est pour ma consommation personnelle. J'ai déjà fait partie de la police officielle et c'est pour jouer un tour à d'anciens collègues que je leur ai fait croire qu'un meurtre avait été commis. Quant à la gifle et aux trois coups de pied au cul, excusez l'expression, votre honneur, que j'ai donnés à l'inspecteur Bernier, ce n'était pas une erreur de ma part. Je l'ai fait volontairement, plus que ça, ça m'a donné une très grande satisfaction, car l'inspecteur est l'être le plus détestable que je connaisse. Il a insulté mon ex-patron, le détective Robert Dumont. Je ne regrette aucunement ce que

j'ai fait et je recommencerais avec plaisir, même si je sais que ça peut me faire condamner à une forte amende.

À ces paroles, l'inspecteur Bernier, assis dans la première rangée, se leva d'un bond.

– Votre honneur, je suis l'inspecteur Bernier et j'aimerais dire quelques mots.

– Vous avez un avocat, monsieur Beaulac ?

– Non, je n'en ai pas besoin, monsieur le juge.

– Avez-vous objection à ce que l'inspecteur témoigne ?

– Pas du tout. Peut-être pourrez-vous juger par vous-même qu'il est complètement imbécile.

Dans l'assistance, on s'amusait ferme. Mais le juge n'approuvait pas du tout l'attitude de Michel Beaulac. Il décida donc d'écouter ce qu'avait à dire l'inspecteur.

D'un calme surprenant, Bernier parla de la carrière de Beaulac dans la police municipale.

– Il a tué accidentellement un prévenu, votre honneur. Il a été trouvé coupable d'homicide

involontaire mais n'a pas eu de condamnation, son renvoi de la force constabulaire a paru suffisant aux autorités. Mais les événements d'aujourd'hui prouvent que Beaulac est un être irresponsable qui se fout des lois, qui trafique de la drogue...

– Pardon, inspecteur, fit Michel, ça n'a pas été prouvé.

– Non, mais il a avoué m'avoir frappé à plus d'une reprise alors que j'étais en devoir. Un tel geste mérite la prison, votre honneur, et si vous considérez le passé du prévenu, un repos dans un pénitencier lui ferait le plus grand bien.

Le juge répliqua :

– Ce n'est pas à vous, inspecteur, de rendre la sentence.

– Bien parlé, fit Michel. L'inspecteur se mêle encore une fois de ce qui ne le regarde pas. Je connais bien les juges, moi, je sais qu'ils sont intelligents et jamais on ne m'enverra au pénitencier pour une si minime offense. Le juge qui oserait me faire passer quelques mois sur l'île

Déserte ne serait pas sorti de mes griffes.

Le juge sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites, Beaulac ?

– Heu... excusez-moi, votre honneur. Je ne voulais pas vous insulter. Vous comprenez, hier, j'ai beaucoup bu, ça me fait dire des bêtises.

– Il vous a menacé, clama l'inspecteur.

– Vous, taisez-vous, fit le juge.

– Oui, taisez-vous inspecteur, répéta Michel.

Bernier, enragé, décida de sortir de l'enceinte du tribunal. Quant au juge, il déclara qu'il allait réfléchir et rendre sa sentence dans les vingt-quatre heures. Michel ne demanda même pas de cautionnement et retourna dans les cellules de la Sûreté.

Le détective Robert Dumont avait devant lui le rapport du détective Lafleur. Il réfléchissait.

« Sincèrement, Michel ne peut en faire davantage sans risque d'attirer l'attention. » Vers midi, le Manchot reçut un appel du juge. Ce dernier voulut questionner le détective privé sur

la conduite de son ex-employé.

– Je regrette, monsieur le juge, Michel Beaulac ne travaille plus pour moi. Il était devenu irresponsable. Il commettait des bêtises, je ne pouvais plus le garder. Ce qu'il a fait est inexcusable. Je crois sincèrement qu'il n'a jamais oublié qu'il avait tué un homme. À plusieurs reprises, il m'a dit qu'il aurait dû être condamné. Il a toujours souffert d'un complexe de culpabilité. Inconsciemment, peut-être, il voudrait purger une peine.

– Vous savez, monsieur Dumont, que si je le trouve coupable d'avoir frappé volontairement et, à plus d'une reprise, un officier en devoir, ça peut le mener directement au pénitencier, d'autant plus qu'il a proféré des menaces contre moi.

– Si vous envoyez Michel à l'ombre, ce n'est pas moi qui interviendrai. Mais je connais fort bien nos prisons. Je suis persuadé que Michel préfère deux ans au pénitencier plutôt que quelques mois en prison. Au pénitencier, il pourra être traité, car je crois qu'il a besoin de soins psychiatriques.

Le juge remercia le Manchot. Le lendemain matin, à la surprise des curieux venus entendre le prononcé de la sentence, le juge déclara :

– Michel Beaulac, vous avez plaidé coupable à trois chefs d'accusation. De plus, vous avez proféré des menaces contre la magistrature. Je vous condamne à deux ans de pénitencier. Vous serez immédiatement envoyé à l'institution pénitentiaire de l'île Déserte.

Dans la salle, l'inspecteur Bernier avait un large sourire aux lèvres.

« Rira bien qui rira le dernier, cher inspecteur ! » songea Michel.

\*

Les journaux avaient beaucoup parlé de l'affaire Michel Beaulac. On trouvait la sentence sévère. Selon les reporters, Michel s'en serait tiré plus facilement s'il n'avait pas proféré des menaces voilées à l'endroit du juge.

Les journalistes n'aimaient pas l'inspecteur

Bernier et sans l'avouer directement, on se réjouissait de sa mésaventure.

L'arrivée de Michel Beaulac au pénitencier de l'île Déserte ne passa pas inaperçue. Dans les pénitenciers, les nouvelles se répandent comme une traînée de poudre. Déjà, on savait que Beaulac s'était moqué des policiers, qu'il avait frappé un officier supérieur et qu'il avait même menacé un juge.

Pour plusieurs détenus, il était devenu une idole. Lorsqu'on le conduisit vers sa cellule, il entendit murmurer :

– C'est lui, Beaulac !

– C'est Beaulac !

Et pour saluer son arrivée, on frappait sur les barreaux des cellules.

Si pour plusieurs détenus, Michel Beaulac entraît au pénitencier tel un héros, pour d'autres captifs et certains gardes, l'arrivée de ce prisonnier trop populaire n'était guère réjouissante ; elle portait ombrage à ceux qui exerçaient une certaine autorité sur la majorité



des pensionnaires.

Deux de ces hommes peu enthousiastes à l'égard du nouveau venu avaient été placés dans la même cellule.

– J'ai déjà entendu parler de ce Beaulac. Dans le milieu, il était un protégé de monsieur Lionel.

Ce monsieur Lionel était un des petits rois du milieu.

– Moi, j'aime pas l'attitude des gars ! Beaulac a besoin de plier, comme les autres. Dès demain, il faudra lui montrer que c'est pas lui qui changera nos habitudes.

Et pendant que Michel faisait une sorte d'arrivée triomphale au pénitencier de l'île Déserte, Yamata recevait un appel pour son patron.

– Je dois parler à monsieur Dumont. je suis Hubert Granger, mademoiselle. C'est excessivement important.

– Un instant.

La jolie Japonaise sonna son patron.

– Monsieur Hubert Granger désire vous parler. C'est très important.

– Merci.

Yamata, pour la première fois depuis qu'elle était à l'emploi de l'Agence à titre de secrétaire, ne coupa pas la communication. Elle pouvait entendre tout ce qui se disait entre le Manchot et son client. Elle savait que Granger était le père du jeune détenu sérieusement blessé lors d'une bagarre au pénitencier.

– Monsieur Dumont..., mon fils... vient de mourir !

– Quoi ?

– On m'a téléphoné, il y a à peine deux minutes. Maintenant, il s'agit d'un meurtre. La police va sûrement ouvrir une enquête, mais ça se terminera en queue de poisson. Je compte sur vous, plus que jamais.

– Nous nous occupons de votre cas, monsieur Granger. Je vous offre mes condoléances. Soyez assuré que nous ferons l'impossible pour que votre fils soit vengé. L'enquêteur qui a charge de

l'affaire vient d'être envoyé au pénitencier, comme détenu.

Granger avait lu l'article dans le journal et avait deviné qu'il s'agissait de Michel Beaulac.

– Surtout, pas un mot, recommanda le Manchot, la moindre indiscretion pourrait mettre en jeu la vie de Michel.

Yamata attendit que la conversation soit terminée avant d'interrompre la communication.

Corinne Dumont-Spalding avait deviné juste. Yamata, si elle savait maintenant la vérité, n'était guère rassurée sur le sort réservé à Michel, bien au contraire. Ces hommes, qui avaient déjà commis un meurtre, ne reculeraient sûrement pas devant un deuxième.

« Et dire que Michel croit que je ne l'aime plus ! Il faut absolument que je communique avec lui, il faut que je trouve un moyen de lui faire savoir que jamais je ne l'abandonnerai. »

Elle pouvait, sans le savoir, commettre une bévue qui risquait de compromettre la mission du jeune détective.

## V

### *De la drogue pour les détenus*

Le Manchot se devait de mettre quelqu'un au courant de la situation de Michel. Il ne pouvait agir seul sans attirer l'attention.

« Les policiers savent sûrement que Yamata et Michel sont maintenant séparés. Quant à moi, si je me précipite au pénitencier, j'attirerai l'attention. Non, il n'y a qu'elle. »

Ce soir-là, il invita Candy au restaurant.

– J'ai à te parler, c'est important et je préfère que ce ne soit pas au bureau.

Candy esquissa un sourire malicieux.

– Vous auriez pu me laisser mes illusions. Je croyais que c'était parce que vous vous plaisiez en ma compagnie.

– Sois donc sérieuse, Candy.

Mais la très jolie blonde l'était. Elle avait toujours eu un penchant pour son patron. Elle savait, cependant, que jamais le Manchot n'entreprendrait une aventure avec une de ses employées. Une seule fois, dans sa vie, il avait été véritablement amoureux et, Nicole, alors secrétaire de l'Agence, avait été assassinée par de dangereux criminels. Depuis, le Manchot s'était juré de ne plus se laisser prendre dans les griffes de l'amour.

– Je vais te confier quelque chose de grave, Candy. Jure-moi que tu garderas le secret.

– Vous me connaissez Robert, vous n'avez pas besoin d'insister.

Une fois le repas commandé, le détective se mit à parler à voix basse.

– Il s'agit de Michel. Il est toujours à mon service. Plus que ça, c'est sur mes ordres qu'il se retrouve aujourd'hui derrière les barreaux.

Le Manchot leva les yeux. Candy souriait. Son attitude avait quelque chose d'étrange.

– Eh bien quoi, tu ne dis rien ?

– Pauvre Robert, murmura la blonde, en avançant sa main et en touchant celle du Manchot. Nous avons tous deviné la vérité.

Le détective sursauta :

– Quoi ?

– Allons, ne vous fâchez pas. Vous avez congédié Michel beaucoup trop rapidement. On vous connaît, vous auriez tout fait pour l'aider au lieu de le laisser partir. Deuxièmement, vous avez accepté d'enquêter sur un attentat qu'a subi un jeune homme du nom de Granger. Cet attentat a eu lieu au pénitencier. Michel se fait bêtement arrêter et, plus que ça, il se conduit de telle façon que le juge ne pouvait faire autrement que de l'envoyer à l'île Déserte. Vous ne bougez pas, vous ne l'aidez pas. Nous avons des avocats, avec qui nous faisons régulièrement affaire et, pourtant, vous ne demandez à aucun d'eux de communiquer avec Michel. Pourtant, vous voulez connaître à la lettre, tout ce qui se passera en cour et vous ordonnez à Landry d'y dépêcher un homme. Alors, nous avons tous compris.

Le Manchot était songeur. S'être laissé

prendre aussi facilement l'ennuyait.

– Yamata a dû entendre une conversation.

– Pas du tout. C'est madame votre mère qui nous a mis la puce à l'oreille. Elle a été la première à deviner ce qui se passait. Elle n'était certaine de rien, mais pour rassurer Yamata, elle lui a fait part de ses déductions...

– Si maman a deviné la vérité, ceux qui sont derrière les barreaux comprendront qu'on leur tend un piège.

Candy le rassura :

– Pas du tout. Le coup a été bien préparé. Si nous, nous avons découvert la vérité, c'est que nous vivons constamment à vos côtés. Nous connaissons vos habitudes. La meilleure preuve que votre plan est bon, c'est que l'inspecteur Bernier lui-même croit que vous et Michel êtes en discorde. Non, Robert, personne ne peut se douter... excepté ceux qui travaillent avec vous tous les jours.

Le Manchot s'en voulait quand même de s'être laissé déjouer par ses employés. Il changea

rapidement la conversation.

– Tu as toujours été une bonne camarade pour Michel. Même s’il ne travaille plus pour moi, il est normal que tu cherches à l’aider.

Candy demanda où il voulait en venir.

– Je veux que tu ailles lui rendre visite au pénitencier. Suis bien mon raisonnement. Michel et moi sommes en brouille. Si je me rends tout de suite à l’île Déserte, je risque de démasquer mon jeu. Si toi tu y vas, c’est différent. Ensuite, on trouvera normal que je m’intéresse à Michel. Tous croiront que tu as plaidé sa cause et que je me suis laissé attendrir.

– Juste. Mais me laissera-t-on le voir ?

– Il y a des heures de visite. Oh, tu ne seras pas seule avec lui et une vitre épaisse vous séparera. Plus que ça, un gardien vous surveillera de près. Mais tout de même, Michel pourra t’expliquer ce qui se passe derrière les murs, où en est rendue son enquête.

– Bon, dès demain matin, je m’informerai pour connaître les jours et les heures de visite à



l'île Déserte.

Deux jours plus tard, Candy arrivait au pénitencier. Pour ne pas attirer l'attention, contrairement à ses habitudes, elle avait mis une robe noire, très sobre, non ajustée afin de ne pas souligner les courbes de son corps qui faisaient tourner la tête à tous les hommes.

On la fit attendre dans un grand parloir.

Enfin, un garde vint la trouver.

– Mademoiselle Varin ?

– C'est moi.

– Suivez-moi.

Il la fit passer dans une petite pièce où une femme, vêtue de l'uniforme de garde, l'attendait.

– Il faut enlever votre robe, fit la femme. Je dois vous fouiller.

– Mais pourquoi ?

– C'est la règle.

Pendant que l'employée accomplissait sa tâche, Candy s'informait.

– C’est la première fois que je viens ici, je croyais que nous ne pouvions parler au prisonnier qu’à travers une vitre !

– Nous sommes toujours en train d’aménager cette nouvelle institution. Bientôt, ce sera ça. Mais pour le moment, vous parlez au prisonnier au travers d’un petit guichet. Vous pouvez même serrer la main du prisonnier. Donc, il faut nous méfier. C’est pour cette raison que nous fouillons tous les visiteurs des pieds à la tête. Passez par ici, madame. Vous donnerez votre carte au gardien.

Candy pénétra dans une autre pièce. Il y avait trois gardes et un chien, un berger allemand. La bête semblait tout à fait inoffensive. Cependant, elle s’approcha de Candy et la flaira. La jolie blonde comprit que ce chien était dressé pour trouver toute drogue cachée sur les visiteurs.

– Votre carte, demanda un des gardes.

Candy la lui tendit. Le gardien la remit à son confrère qui immédiatement se servit d’un appareil téléphonique pour sans doute communiquer avec un autre garde. Il raccrocha

au bout d'un moment.

– O.K., le 26, dit-il à l'autre gardien.

– Suivez-moi, madame.

On la conduisit dans une salle divisée en deux parties égales. Une grande vitre servait de séparation. On avait construit de nombreuses petites cabines. Chacune était munie d'une ouverture. On pouvait y glisser la main, mais pas plus. Un peu plus haut, un trou rond.

– C'est ici que vous parlez, fit le garde en montrant l'orifice rond. Vous avez quelque chose à donner au prisonnier ?

– Non.

Le garde avait conduit la jolie blonde à l'espace numéro 26. D'autres visiteurs causaient déjà avec des détenus. Candy vit une porte s'ouvrir de l'autre côté du mur de verre et Michel parut avec un garde.

– Au 26, ordonna l'homme avant de refermer la porte de la salle. Trois gardiens, armés de fusils, surveillaient étroitement les détenus. Du côté des visiteurs, il n'y avait que deux gardiens,

plus celui qui faisait constamment le va-et-vient avec les nouveaux visiteurs.

Michel parut surpris en voyant Candy.

– Toi ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Je suis au courant de tout, fit Candy en collant sa bouche sur l'orifice. Robert m'a tout conté. Comment t'arranges-tu ?

– À date, assez bien. Tu diras au patron qu'il faut que je sois au mieux avec certains détenus et il n'y a qu'un moyen.

– Lequel ?

– Si j'avais de la drogue à leur passer, tout irait comme sur des roulettes.

Candy sursauta :

– Tu es tombé sur la tête, espèce de grand imbécile ? Crois-tu que le patron puisse te faire parvenir de la drogue, ici, au pénitencier ? Ne sois pas ridicule.

– Pourtant, il en entre à pleine porte.

– N'y pense pas. As-tu posé quelques questions au sujet du jeune Granger ?

– Pas encore. J’ai simplement su qu’il était mort. Ça se chuchotait dans la grande salle. Si je questionne trop rapidement, je vais éveiller les soupçons. Maintenant, sois pas surprise. Il faut que je fasse entrer les gardes dans le jeu.

Brusquement, il éleva la voix :

– Ne me parle pas de Robert Dumont. Je ne veux plus entendre un mot sur lui. J’ai donné ma démission et je ne changerai pas d’idée, même s’il réussissait à me faire sortir d’ici. Tu peux lui dire que jamais je ne retravaillerai pour lui.

Un garde s’approcha rapidement.

– Allons, que se passe-t-il ?

Michel se tourna vivement du côté de l’homme.

– Si jamais Robert Dumont vient me voir, il est inutile de m’envoyer chercher.

– Calmez-vous et parlez moins fort, sinon, vous allez retourner à votre cellule immédiatement.

– O.K., O.K. J’ai compris.

Le garde s'éloigna. Michel se tourna vers Candy et parla à voix très basse.

– Faudrait que tu essaies d'entrer de la drogue.

– Jamais. D'ailleurs, Robert ne voudra pas en entendre parler.

– Fais-lui mon message, torrieu ! Ce serait la meilleure façon de me faire des amis.

– Et tu viens de crier au garde que tu ne veux pas le recevoir.

– Si le patron décide de venir lui-même, tu sais bien que je le verrai. Il n'a qu'à faire croire qu'il veut m'aider, qu'il ne peut me laisser tomber, moi qui fus son bras droit durant des années.

Le garde s'approcha à nouveau.

– Terminé, dit-il.

– Je reviendrai te voir, promit Candy.

– Toi, ça va, mais pas le patron, ni Yamata. Il se leva et s'éloigna en compagnie du garde. Lorsque Michel revint à sa cellule, un de ses voisins l'appela :

– Hé, Beaulac !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est la police qui est venue te visiter ? J'en connais dans le milieu qui doivent être contents pour ce que tu as fait à Bernier.

– C'est pas la police, c'est une amie, Candy. Elle travaille pour le Manchot. Elle pourrait gagner sa vie autrement si elle le voulait. Toute une fille !

– J'ai déjà vu sa photo, une blonde avec des courbes... dangereuses.

– C'est ça. Je lui ai dit de faire savoir au Manchot que je ne voulais plus entendre parler de lui. J'en ai plein le dos des policiers, tout comme des détectives privés.

Le grand Beaulac alla s'installer sur son grabat, mettant ainsi fin à la conversation.

À quatre heures, il savait que les détenus sortaient dans la cour pour la promenade quotidienne. La veille, deux détenus l'avaient apostrophé.

– C'est toi, Beaulac, qui a travaillé pour le

Manchot ? avait dit le plus grand des deux.

– Oui, c’est moi.

L’homme, l’air d’un véritable tueur, bâti en hercule, le dévisagea longuement.

– Moi, je m’appelle Scotty ! Je tiens tout de suite à te prévenir. N’essaie pas de faire la loi, ici, derrière les murs. On n’aime pas les gars qui sont trop populaires. Par contre, si t’as besoin de quelque chose, viens me voir. Moi, ou le doc.

L’homme qui l’accompagnait était plus vieux, plus petit et il avait un air hypocrite qui déplaisait. Il ne regardait jamais les gens en face, marchait toujours la tête basse.

– T’es docteur, toi, demanda Michel.

– Si on te le demande, répondit le petit homme d’une voix fluette, tu diras que tu le sais pas. J’aime pas les gars qui posent des questions. Michel avait répliqué :

– Si je comprends bien, vous deux, vous n’aimez pas grand monde.

Scotty, le colosse, lui serra le bras, un peu plus haut que le coude. Michel crut que ses os allaient



craquer. Ce détenu avait une poigne de fer.

– On n’aime pas les gars qui font des farces non plus. Ton exploit avec la police, nous, ça nous impressionne pas. Si tu veux être considéré, en dedans, tu fais mieux de te tenir du bon bord.

Alors, Michel avait eu l’idée de demander :

– Savez-vous s’il y a moyen d’avoir du « stuff » ?

– Quand tu mets le prix, on te trouve tout ce que tu veux. Mais pose pas de questions, fit Scotty. C’est le doc qui collecte et tu payes comptant, surtout, faut pas essayer de nous jouer dans le dos.

Le doc se mit à rire nerveusement.

– Ceux qui pensent tout avoir sans passer par bibi, ils y goûtent.

– Le doc est nerveux et très mauvais, avait ajouté Scotty.

Michel avait tout de suite compris que ce colosse et son compère faisaient la loi à l’intérieur des murs.

« Si moi je pouvais entrer de la drogue au pénitencier, si je pouvais en vendre à certains détenus, j'entrerais directement en conflit avec ce Scotty. C'est en dressant des détenus les uns contre les autres qu'on peut réussir à apprendre quelque chose. »

À quatre heures, tous les détenus sortirent de leur cellule. On les conduisit dans la grande cour. Ils avaient le droit de fumer, de causer, tout en se promenant.

Déjà, certains détenus avaient repéré Michel. On voulait qu'il raconte le sort qu'il avait fait subir à l'inspecteur Bernier.

– Les gars, mon histoire, vous la savez. Maintenant, je vous demande de l'oublier. Si vous faites comme je vous dis, vous ne le regretterez pas. Scotty va se rendre compte que j'ai des amis aussi puissants que les siens.

Le nom de Scotty produisit immédiatement son effet.

– Beaulac, tu es mieux de te tenir de son côté.

Un autre détenu ajouta :

– Attention à « la rougette ». Il répète tout. Il fait mine d'être ton ami, il te questionne et ensuite, il rapporte tout à Bernie.

– C'est qui « la rougette » ? demanda Beaulac.

Les détenus regardaient autour d'eux. Quelques-uns s'éloignèrent. Deux seulement demeurèrent près de Michel.

– Tiens, « la rougette », c'est justement le garde qui cause avec Scotty. Ne te fie pas aux apparences, c'est un homo.

Le garde, qui devait mesurer six pieds et deux pouces au moins, avait les cheveux de couleur carotte, d'un roux presque rouge vif.

– C'est le garde le plus sournois, le plus hypocrite du pénitencier. Il « lèche » le cul du directeur, il monte des coups avec Scotty... À mon avis, il est un de ceux qui font entrer de la marchandise au pénitencier.

L'autre détenu s'empressa d'ajouter.

– Y est pas le seul garde à être du bord de Scotty. Méfie-toi, Beaulac. Déjà, Scotty n'aime pas que tu sois si populaire.

– Je suppose que c'est ce Scotty qui a fait battre un détenu dernièrement ?

– Tu questionnes trop.

– Ici, ce qu'on voit, on le garde pour nous, si on tient à la vie.

Les deux détenus allaient s'éloigner.

– Partez pas les gars, on peut causer d'autre chose.

Il demanda au plus jeune :

– Toi, tu t'appelles ?

– André.

– T'es pas vieux. Comment se fait-il que tu te retrouves ici ?

– J'ai vingt ans. J'ai été arrêté pour vol, dans une banque. J'étais armé, mais j'avais pas tiré. J'ai failli tuer un employé. C'était ma première offense. J'ai écopé de cinq ans. Si jamais j'sors d'ici, je te jure qu'on ne me reverra plus la face.

Il se tourna vers l'autre détenu.

– Et toi ?

Ce fut André qui répondit :

– Raymond, c'est un habitué des pénitenciers.

Pas vrai ?

L'autre détenu ricana :

– C'est plus fort que moi, quand je sors, y me faut de l'argent et j'suis allergique au travail. Regarde-moi, Beaulac, j'ai presque quarante ans. J'suis beau gars « en christ ». C'est pas d'ma faute, j'tape dans l'œil aux femmes, mais elles aiment pas ça quand je leur fais la sacoche. Faut bien que je vive, moi. La dernière fois, j'ai été accusé de deux viols et de six vols avec violence.

André reprit la parole :

– On l'appelle « le Landru du Québec ».

Raymond protesta :

– Landru, c'était un maudit barbu, pas un beau gars comme moi. Si les filles se laissaient faire aussi, j's'rais pas obligé de les violer. Celles qui ne résistent pas, elles l'ont jamais regretté, elles me courent après, comme des mouches à « marde ».

– Maudit vantard ! Si c'était vrai, y en aurait

qui viendraient te voir, fit André en riant. La seule personne, ici, qui te fait de l'œil, c'est le capitaine !

– T'as menti. J'ai peut-être bien des défauts, mais j'suis pas une tapette, christ !

Et il s'éloigna en maugréant. La blague d'André semblait l'avoir blessé dans son orgueil.

– De quel capitaine parlais-tu ? demanda Michel.

– Pouliot, c'est lui qu'on surnomme « la rougette ». Mais va jamais lui dire ça, il te tuerait. Il faut toujours l'appeler capitaine. Tiens, il vient justement vers nous. Je me sauve, j'aime pas être vu avec lui.

Le capitaine Pouliot s'approcha de Michel, un large sourire paraissait sur ses lèvres.

– C'est toi qui s'appelle Beaulac ?

– Oui, capitaine.

– Marchons un peu, j'aime pas demeurer en place.

Pouliot avait une voix dure, sèche. Jamais on

n'aurait pu deviner qu'il avait un penchant pour les hommes.

– On parle beaucoup de toi dans les murs. Il paraît que t'en as fait baver un coup à Bernier ? Je te félicite, fit-il en donnant une tape amicale dans le dos de Michel. Moi, j'ai connu Bernier dans l'armée, c'est pas d'aujourd'hui. Eh bien, il faisait suer tout le monde. Tu sais, Beaulac, j'ai l'impression que tu resteras pas longtemps ici.

– Pourquoi ?

– Ton patron, le Manchot, va te faire sortir, on va sûrement réviser la sentence du juge.

– Robert Dumont ne s'occupera pas de moi. J'ai fait le fou, j'ai commis des bêtises, je dois payer pour.

Et Michel ajouta :

– J'ai voulu marcher droit. J'avais arrêté de boire, je travaillais pour faire éclater la justice. Résultat, la fille que j'aime me plaque, le patron m'engueule parce que j'ai pris un verre, un seul. Qu'est-ce que ça donne de rester honnête ?

– Ça donne beaucoup, fit le capitaine. Tu n'as

jamais pensé à faire application comme garde ?

– J’ai un dossier, ne l’oubliez pas.

– Des fois, on arrange ça. Il suffit de savoir s’y prendre. Tu m’es très sympathique Beaulac. Je vais pouvoir t’aider.

– J’ai pas besoin d’aide. Je vais me débrouiller seul.

Pouliot se redressa :

– J’aime pas qu’on m’envoie promener de cette façon-là ! Moi, je peux t’obtenir des tas de permissions. Je suppose que tu as fait la connaissance de Scotty ?

Michel avoua :

– Il m’a parlé, mais très peu.

– Qu’est-ce que tu en penses ?

– Rien. À mon avis, c’est un détenu comme les autres. Il se croit roi et maître derrière les murs. Tant mieux pour lui.

Pouliot murmura :

– Un conseil, Beaulac, méfie-toi de lui et du doc.



– Au fait, le doc, qui est-ce au juste ?

– Un ex-infirmier de l'armée. Il s'est toujours pris pour un médecin. Il a été condamné pour des avortements illégaux. Une fille est morte à la suite d'un de ces avortements.

– Certains détenus m'ont dit que Scotty et le doc étaient de vos amis ?

Pouliot toussa, mal à l'aise. Il mit du temps avant de répondre.

– Moi, je suis l'ami de tout le monde. Quand on est garde dans un pénitencier, il ne faut pas se créer d'ennemis. Y en a qui vont te dire que je suis strict, sévère, mais je ne fais qu'appliquer les règlements. Ceux qui te raconteront des choses sur mon compte, ne les écoute pas... ou plutôt non, écoute-les et rapporte-moi tout. Il vaut mieux connaître ceux qui sont capables de te poignarder dans le dos. J'ai l'impression qu'on va bien s'entendre tous les deux, Beaulac.

Le capitaine s'éloigna lentement.

« C'est une impression seulement, maudite tapette ! Ils ont bien raison de dire que cette

"rougette" est un hypocrite. Il faudra que je me méfie de lui. »

Le capitaine était allé retrouver Scotty et le doc.

– Alors, qu'est-ce que t'en penses, capitaine ? demanda Scotty.

– Une tête forte ! C'est un révolté. Je m'occuperai de lui personnellement. D'ici quelques jours, il mangera dans ma main.

– Voulez-vous que je m'en charge ? demanda le doc.

– Non. J'suis capable tout seul. Si Beaulac fait le fou, il se rendra compte de quel bois je me chauffe. Mais pour l'instant, y semble pas dangereux. Il a fait un coup d'éclat avant d'entrer ici, mais on va vite l'oublier.

– Vous lui avez parlé de nous ? questionna Scotty.

– Oui. Mais il se fout de tout le monde. Je vais le surveiller de près, vous inquiétez pas.

Le doc demanda, avec un soupçon d'inquiétude dans la voix :

– Les enquêteurs ont-ils posé des questions en rapport avec la mort de Granger ?

– Ils sont allés voir le directeur Siguard. Ce dernier leur a remis le rapport. Probable qu'on va interroger des détenus. Soyez pas inquiets, aucun ne parlera. Ils savent tous à quoi s'en tenir.

La récréation était terminée et tous les détenus retournèrent à leur cellule respective. Michel était inquiet. Son influence auprès des détenus semblait diminuer.

« Si le patron ne m'aide pas, je ne pourrai jamais savoir ce qui s'est passé. »

\*

Le directeur Siguard serra la main du Manchot.

– Je m'attendais à votre visite, monsieur Dumont. Vous poursuivez votre enquête sur la mort du jeune Granger ?

– Pas du tout. C'est devenu un meurtre et la

police officielle s'en occupe. Je suis venu pour voir Michel Beaulac.

Le détective s'expliqua :

– Mademoiselle Varin, une de mes assistantes, a rendu visite à Michel. Il m'en veut. Il me tient responsable de tous ses malheurs. Pour être franc avec vous, monsieur Siguard, il n'a pas tout à fait tort. Je désire lui parler, lui faire savoir qu'il pourra toujours travailler pour moi quand il sortira d'ici. D'ailleurs, je me charge de porter sa cause en appel. Michel n'avait même pas d'avocat pour se défendre.

Siguard demanda :

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Que vous interveniez auprès de Beaulac. Autrement, il refusera de me parler.

– Ce n'est pas dans nos coutumes de servir d'intermédiaire entre les détenus et les visiteurs. Je n'ai même pas rencontré Beaulac. Mais je vais demander au capitaine Pouliot de venir.

Le Manchot demanda :

– Qui est-ce ? Un des directeurs des gardes ?

– Non. Mais il est celui qui réussit le mieux avec les détenus. On le craint, on l’écoute. C’est le garde qui est ami avec tous et chacun.

Le directeur donna immédiatement des ordres et, quelques minutes plus tard, le capitaine Pouliot faisait son entrée.

– Capitaine, je vous présente Robert Dumont, détective privé.

Pouliot serra la main du Manchot.

– J’ai beaucoup entendu parler de vous. Il y a un dénommé Beaulac qui ne vous aime pas.

– Je sais. Il faut que je voie Michel. J’ai des nouvelles pour lui. Si on le fait demander au parloir et qu’il sait que c’est moi qui suis là, il refusera de se présenter.

– Vous voulez que j’intervienne ?

Le directeur prit la parole.

– Vous vous entendez bien avec lui ?

– Je lui ai fait comprendre qu’ici, il était mieux d’être tranquille, qu’en m’obéissant, il avait tout à gagner et rien à perdre.

– Vous pouvez peut-être le décider à rencontrer monsieur Dumont ?

– Je l’obligerai. Je vais tenter tout d’abord de le raisonner, mais s’il refuse, j’ai des moyens de persuasion. Ne vous inquiétez pas, monsieur le directeur.

Siguard jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Eh bien, faites vite, capitaine. Il ne reste que trente minutes à l’heure des visites et je ne peux pas déroger à cette directive. J’espère que vous comprenez ça, monsieur Dumont.

– Je ne vous demande aucune prérogative. Une fois le capitaine sorti du bureau, le directeur fit venir un autre garde.

– Conduisez monsieur Dumont au parloir. Vous ferez venir Michel Beaulac quand tout sera prêt.

De la même manière dont on avait procédé avec Candy, on fit dévêtir le Manchot, on fouilla ses vêtements, puis une fois revêtu, il passa dans la seconde salle où le chien promena son museau, flairant le détective.

Soudain, le Manchot poussa un juron. Un des gardes demanda :

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Ma prothèse ! Je ne peux plus remuer la main gauche.

– C'est le garde qui vous a examiné qui a brisé quelque chose ?

Le Manchot sourit :

– Pas du tout, messieurs. Cette prothèse ne fonctionne pas sans courant. La pile doit être changée régulièrement.

Il sortit une petite pile d'une boîte qu'il retira de la poche de son veston.

– Voyez, ce n'est pas plus gros que ça. Y a-t-il une pièce où je peux enlever ma prothèse et y changer la pile ?

– Faites-le ici, ça ne nous dérange pas, au contraire, ça nous intéresse, fit un garde.

– Je déteste enlever ma prothèse devant des étrangers. Si un jour vous perdez un membre, vous comprendrez. C'est comme si vous

demandiez à une femme de se dévêtir devant des hommes.

Un des gardes ouvrit la porte d'un petit bureau.

– Tenez, entrez là, mais laissez la porte ouverte.

Le Manchot pénétra dans une petite pièce. Il enleva son veston, sa chemise et, rapidement, il retira sa prothèse. Il tournait le dos à la porte. Il glissa sa main à l'intérieur de son membre artificiel, en retira un tube qui pouvait avoir deux pouces de diamètre et six pouces de longueur. Il glissa rapidement le tube dans la poche intérieure de son veston et remit sa prothèse en place.

– Voilà, messieurs, c'est déjà fait, dit-il en enfilant sa chemise.

Il sortit de la pièce, son veston à la main.

– Beaulac vous attend. Conduis-le à la cabine numéro 17.

– Je vous remercie, messieurs.

Le détective remit son veston et suivit le garde. Michel attendait dans la cabine.



Le Manchot avait glissé sa main dans la poche intérieure de son veston. Il en sortit le tube qu'il tint sous sa manche, le cachant à la vue des gardes.

– Vous parlez dans cet orifice, fit le garde. Avez-vous apporté quelque chose au prisonnier ? Il faut nous le remettre.

– Absolument rien.

Et avant même de s'asseoir, pendant que le garde s'éloignait, le Manchot glissa rapidement le tube dans l'ouverture du bas. Michel le prit, fit mine de replacer son pantalon et enfila le tube dans son bas.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Michel.

– Une cinquantaine de capsules, de la drogue.

– On m'avait dit qu'il y avait un chien...

– Oui. Tu constateras que le tube a une double paroi. Le tube extérieur contient un désodorisant. Je savais que la drogue, placée dans le tube, plus le désodorisant et le tout à l'intérieur de ma prothèse...

– Vous aviez mis le tube dans votre prothèse ?

– Évidemment, on nous fouille de la tête aux pieds.

Revenant à l'essentiel, le Manchot questionna :

– Ça va pouvoir t'aider ?

– Sûrement. Je me ferai des tas d'amis. D'autres, cependant, chercheront à me créer des ennuis, c'est ce que je désire. Où vous êtes-vous procuré cette drogue ? Monsieur Lionel, je suppose ?

Le Manchot soupira :

– Tu es ridicule. Crois-tu que j'allais m'adresser à la pègre pour un tel marché ? Je ne veux rien devoir à ton monsieur Lionel. J'ai des médecins qui sont des amis. Ils n'ont pas hésité à me donner des prescriptions et c'est Candy qui a été dans trois pharmacies différentes pour les faire remplir.

Un garde s'approcha du Manchot.

– J'aime pas la conversation à voix basse. Vous n'avez pas lu, au mur. C'est écrit « Parlez à haute voix ».

Michel haussa les épaules :

– Moi, ça ne me dérange pas, j’ai rien à lui dire. Il me laisse croire qu’il va pouvoir me sortir d’ici, mais ça prend pas. Si monsieur Dumont était sincère, il aurait fait quelque chose pour moi, bien avant que je sois arrêté.

– C’est toi qui as donné ta démission, ne l’oublie pas.

Michel cria presque :

– Et je ne regrette rien. Si c’était à refaire, je recommencerais... Vous la voulez la vérité ? Eh bien, le travail de détective, ça ne m’a jamais plu. Je vais vous apprendre une chose, Manchot. Si je suis demeuré à votre emploi, c’est que j’ai pu me faire passablement d’argent sans que vous le sachiez.

– Quoi ?

– Certains clients, pour apprendre des choses, sont prêts à payer plus que vous leur demandez. J’ai compris ça tout de suite.

Le Manchot se releva brusquement.

– Jamais je n’aurais cru ça de toi, Michel

Beaulac. Et dire que je t'ai fait entièrement confiance durant plus de deux ans.

– C'est pas de ma faute si, en plus d'être manchot, vous êtes aveugle !

Le garde n'avait pas perdu un mot de la conversation.

– Toi, Beaulac, tu es chanceux qu'une grille te sépare du détective Dumont. J'ai l'impression que tu paieras cher les injures que tu lances.

Le Manchot répliqua :

– Ne craignez rien, il ne perd rien pour attendre. S'il sort d'ici avant deux ans, c'est sûrement pas moi qui l'aurai aidé.

Le détective privé s'éloigna suivi du garde pendant qu'on ramenait Michel Beaulac à sa cellule.

Robert Dumont était fier d'avoir réussi à faire entrer la drogue au pénitencier. Maintenant, Michel allait devoir se débrouiller seul pour continuer son enquête.

« J'aurais l'air d'un idiot si je revenais ici, songea le Manchot. Si jamais il me faut

communiquer avec Michel, c'est Candy qui lui rendra visite et, dans ce parler, on ne peut pas parler comme on le désire. »

Pendant que le détective revenait vers Montréal, Siguard, le directeur de la prison, recevait un appel.

– Vous êtes le directeur du pénitencier ?

– Oui, on m'a dit que vous aviez une communication importante à me transmettre concernant Michel Beaulac ?

– C'est-à-dire que... enfin, je voudrais que vous lui fassiez un message. Je ne pouvais pas passer par monsieur Dumont.

– Qui est à l'appareil ?

– Mon nom est Yamata. Michel et moi, nous avons eu un malentendu, c'est d'ailleurs ce qui a causé son renvoi de l'Agence. Je voudrais que vous lui disiez que je l'aime toujours et que..., que... enfin, je sais tout et je lui souhaite bonne chance. Vous pouvez lui faire ce message ?

Siguard avait pris des notes.

– Vous avez une fort jolie voix, mademoiselle

et moi j'ai un faible pour les femmes. Comptez sur moi, votre message sera transmis à l'homme de vos rêves.

– Oh, merci, merci, monsieur le directeur.

– La prochaine fois, venez me voir. Je suis très compréhensif. Je peux aider votre ami. J'attends votre visite.

Siguard raccrocha puis appuya sur un bouton et ordonna :

– Je veux voir le capitaine Pouliot à mon bureau immédiatement.

Quelques instants plus tard, le garde aux cheveux roux parut dans la porte.

– Vous m'avez fait demander, monsieur le directeur ?

– Oui, capitaine. Comme vous vous occupez de Beaulac, transmettez-lui ce message. C'est de la part de sa petite amie. Elle s'est querellée avec lui, mais elle l'aime toujours, voilà.

Siguard tendit une feuille au garde.

– Tenez, c'est le message exact.

– Je m'en occupe, monsieur le directeur.

Sitôt sorti du bureau de son supérieur, le capitaine Pouliot jeta un coup d'œil sur ce qu'avait transcrit le directeur Siguard.

« Mon nom est Yamata. Je voudrais que vous lui disiez que je l'aime toujours. Je sais tout et je lui souhaite bonne chance. »

Soudain, le capitaine aux cheveux roux s'arrêta.

« Elle sait tout... et elle lui souhaite bonne chance. Elle sait quoi ? Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? Et pourquoi lui souhaite-t-elle bonne chance ? J'aime pas ça, pas du tout. Quelque chose me dit que Beaulac va nous causer bien des ennuis. Je vais voir Scotty et le doc. Il va falloir s'occuper de lui au plus tôt !

## VI

### *Michel se fait des amis... et des ennemis*

Depuis plusieurs mois, Scotty et François Trottier, dit le doc, partageaient la même cellule.

Le repas du soir était terminé. Les détenus avaient la permission de se retirer dans de grandes salles. Ils pouvaient lire, jouer aux cartes ou regarder la télévision. Par contre, si les gardes avaient le moindre reproche à faire à un détenu, il était immédiatement ramené à sa cellule.

Ce soir-là, Michel était assis dans un fauteuil, occupé à lire. Il s'était procuré un livre dans la bibliothèque mise à la disposition des détenus.

Il y avait, dans la salle, presque autant de gardes que de détenus. Soudain, la porte s'ouvrit et le capitaine Pouliot parut.

– Scotty et Trottier, venez ici tous les deux.



– À vos ordres, capitaine.

Les deux compères s'avancèrent. Pouliot ordonna à d'autres gardes :

– Vous allez me conduire ces deux-là à leur cellule. J'ai quelques questions à leur poser. J'ai appris des choses qui les concernent et je veux vérifier.

Le doc répliqua :

– Il y a toujours des salauds qui cherchent à nous nuire. Scotty et moi, on est des anges, capitaine.

– Ta gueule, le doc, fit brusquement Pouliot.

Et s'adressant aux gardes :

– Allez les enfermer dans leur cellule, je les verrai tantôt. Qu'on ne les laisse pas sortir sans mon ordre.

Michel avait tout entendu. Il se demandait si réellement le capitaine Pouliot en voulait à ceux qui pourtant étaient considérés comme ses meilleurs amis.

– Beaulac !

– Ici, capitaine, fit Michel en faisant un signe de la main pour attirer l’attention.

Pouliot s’avança vers lui.

– Quand on t’appelle, Beaulac, tu dois te lever.

– Excusez-moi, fit le détective en se mettant debout.

– J’ai un message pour toi. Y a une fille qui s’appelle Yamata et que tu connais ?

– Oui.

Michel tendit la main, mais le capitaine ne lui remit pas le message.

– Je vais te le lire.

Prenant une voix moqueuse, il éleva le ton pour que tous l’entendent.

– Mon nom est Yamata ! Je voudrais que vous lui disiez que je l’aime toujours. Tu as compris, Beaulac, elle t’aime toujours... maudit chanceux ! Mais même si elle t’aime, elle va tellement trouver le temps long qu’elle va se désennuyer avec un autre.

Les détenus se mirent à rire.

– Vos gueules, vous autres ! C’est à Beaulac que je parle.

Et il continua le message.

– Ta Yamata dit qu’elle sait tout ! Qu’est-ce qu’elle sait ? Je suppose que tu l’as trompée ? Elle te souhaite bonne chance ! Elle devrait plutôt te souhaiter de ne pas trop trouver le temps long. Deux ans ici, ça passe pas vite !

Puis, baissant la voix, il demanda :

– Pourquoi te souhaite-t-elle bonne chance ? Qu’est-ce qu’elle sait, Beaulac ?

– Vous le lui demanderez, capitaine !

Le grand Beaulac se rassit et reprit sa lecture.

– Debout, Beaulac ! cria la tête rouge. Attends que je te l’aie dit avant de t’asseoir. Michel se releva.

– Va falloir que tu apprennes les règlements, comme tous les autres, Beaulac !

Le capitaine Pouliot s’éloigna. Michel hésita, regarda autour de lui, puis s’adressant au garde le plus près, il demanda :

– Je dois attendre son retour pour m’asseoir ?

– Non. Continuez votre lecture, fit le garde qui, après quelques secondes, demanda :

– Yamata, c’est pas un nom ordinaire, c’est une étrangère ?

Michel leva les yeux et regarda l’homme qui devait sûrement friser la cinquantaine.

– Japonaise, répondit-il, mais de descendance seulement. Elle est née ici, au pays.

– Moi, j’ai toujours rêvé de devenir détective privé. J’ai dû me contenter de mon travail de gardien.

Le garde paraissait sympathique, mais Michel savait fort bien qu’en causant avec lui, il pouvait se faire détester des autres détenus.

Il se leva et s’éloigna en direction d’un groupe qui jouait aux cartes. Il se devait de profiter de l’absence de Scotty, du doc et de Pouliot pour offrir sa drogue.

« Jamais les autres détenus oseront en accepter devant eux. »

Une fois rendu à la table, il demanda :

– À quoi jouez-vous ?

– Ils jouent au bluff, fit un détenu qui regardait la partie.

Innocemment, Michel demanda :

– À l'argent ?

– T'es malade, le grand ? Ça joue aux allumettes ici, pas à autre chose.

Mais il lança un clin d'œil significatif à Beaulac et ce dernier comprit que les petites allumettes de carton devaient sûrement s'échanger plus tard pour des dollars.

– Tu sais le nom du garde qui m'a parlé tantôt ? Il est plus vieux que les autres ?

– Pourquoi est-ce que tu demandes ça ?

Tous les détenus se méfiaient les uns des autres.

– J'aime bien savoir avec qui je cause.

– C'est Phil. Il « tombera » à sa pension très bientôt. Un bon diable. Son vrai nom, c'est Philippe Vimont, ici, on l'appelle souvent le

« quêtoux ».

– Tiens, pourquoi ?

– C'est le genre de garde qui t'emprunte toujours quelque chose. On dirait qu'il manque d'argent. Par contre, il ne critique jamais un détenu. Mais faut pas te fier. Il peut parler derrière ton dos.

Le détenu, un type dans la trentaine, petit, rondet, semblait sympathique.

– Je m'appelle Beaulac !

– Je le sais, moi, c'est Casey.

– T'es ici pour longtemps ?

– Deux ans. Pourtant, je suis innocent.

C'était peut-être la dixième fois que Michel entendait cette phrase. La plupart des détenus se disaient des anges, blancs comme neige.

– Les policiers ont fait une descente dans un club. On a arrêté des gars qui vendaient de la drogue. Je venais d'en acheter une bonne quantité. J'ai eu beau le dire en cour, on ne m'a pas cru. On m'a accusé de faire du trafic et j'ai

été condamné.

Michel prit le petit homme à part.

– Si t'en prenais en dehors, ça doit te manquer ici ?

– Un gars qui a un peu d'argent en manque jamais. S'agit de connaître les bonnes personnes. Mais les écœurants, ils nous étranglent. Elle se vend plus cher ici qu'en dehors.

– Si t'en parles pas, je pourrais t'en passer. Les yeux du petit homme se mirent à briller étrangement.

– C'est une farce ça ?

– Est-ce que j'ai l'air de m'amuser ? J'ai des amis puissants. Je ne fais qu'arriver et déjà ils ont trouvé le moyen de me refiler des capsules.

– C'est quoi au juste ?

– Ça vient d'Orient. C'est nouveau. Ça contient de l'opium, c'est dans le meilleur. Il ne faut pas que tu prennes ça le matin, tu dormirais une partie de la journée.

Nerveusement, Casey regarda autour de lui. Il

attira Michel dans un coin.

– Essaye pas d'en passer à d'autres. Si on se rend compte de ce que tu fais, t'es pas mieux que mort.

– Comment ça ?

– Ici, la drogue, c'est un marché exclusif. C'est Scotty qui a le contrôle. J'ignore qui lui remet le « stuff » mais il en manque jamais. Il nous étrangle avec ses prix. C'est le doc qui conclut les marchés. Toi, les capsules, ça coûte combien ?

Michel hésita. Il ignorait le prix des pilules que le Manchot lui avait remises.

– On m'a pas encore dit combien je devrais payer. Tu vas me donner un coup de main. Je te passe une pilule, tu l'essaies et ensuite tu me diras ce que ça vaut.

Casey le regarda d'un air soupçonneux.

– Toi, t'en prends pas ?

– J'ai jamais touché à ça. As-tu déjà vu un bon vendeur se doper ?



– Tu veux dire que, lorsque tu travaillais pour ton Manchot...

– Pourquoi penses-tu qu'on s'est chicanés et que j'ai pris la porte ? Les journaux en ont parlé très peu. Mais c'est la véritable raison. J'ai d'ailleurs été arrêté en possession de drogue.

Il glissa la main dans sa poche et prit une pilule qu'il laissa tomber dans la main du petit homme. Casey hésita avant de demander :

– Tu pourrais pas m'en passer plus que ça ? Trois ou quatre ? Inquiète-toi pas, je paierai ce que ça vaut. J'ai des amis qui endurent le martyre. Ils sont incapables de payer le prix demandé par Scotty. Ils deviendraient sûrement de bons clients pour toi, si t'es raisonnable.

Michel n'hésita pas et remit deux autres capsules à Casey.

Maintenant, il était persuadé que la nouvelle allait se répandre rapidement. Après avoir pris cette drogue, les détenus n'hésiteraient aucunement à se moquer de Scotty et du doc, son compère.

« Jusqu'ici, tout va bien, songea le détective. Espérons qu'avant longtemps, je pourrai les questionner sur Granger sans éveiller l'attention. »

\*

Le garde ouvrit la porte de la cellule où Scotty et François Trottier, dit le doc, étaient enfermés. Pouliot se glissa à l'intérieur.

– Je t'appellerai lorsque j'aurai terminé avec eux, dit-il à son collègue.

Aussitôt que le garde se fut éloigné, le doc s'approcha de « la rougette ».

– Écoute, maudite tapette, on n'aime pas que tu nous traites comme tu viens de le faire surtout devant les autres.

Pouliot serra les poings.

– Toi, mon p'tit avorton, t'as besoin de fermer ta maudite gueule et de surveiller tes paroles, autrement, moi, je te fais envoyer au trou pour un

mois.

Le doc poussa un juron et rapidement Scotty se plaça entre les deux hommes.

– Les nerfs ! Les nerfs ! Calmez-vous.

Pouliot s'éloigna légèrement tout en ajoutant :

– Si j'ai agi de cette façon, c'est que j'avais de maudites bonnes raisons de vouloir vous parler, seul à seul, sans attirer l'attention.

Le doc, la mâchoire serrée, les yeux vitreux, ajouta :

– J'ai pas aimé ça quand même.

– Laisse-le parler, fit Scotty à son ami.

Aussitôt, le doc se tut et alla s'asseoir sur le coin du grabat, tout comme si ce qu'allait raconter Pouliot ne l'intéressait pas, mais chose certaine, il ne perdait pas un mot de ce que le garde disait.

– Il s'agit de Beaulac. Y a quelque chose que j'aime pas.

– Y me plaît pas, ce gars-là, murmura Scotty.

– Son arrestation, sa condamnation, selon moi,

c'est du chiqué, continue le capitaine.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Pouliot parla alors du message que lui avait fait parvenir Yamata.

– Pour nous, c'est pas très clair, mais on peut lire entre les lignes. Elle dit qu'elle sait tout. C'est donc qu'on lui avait caché quelque chose. Au début, elle ignorait que le départ de Beaulac du bureau du Manchot, c'était un plan préparé d'avance, c'est facile à deviner. Puis, à la fin du message, elle lui souhaite bonne chance. J'ai déjà reçu bien des messages pour des détenus. On souhaite bon courage à un détenu, mais jamais bonne chance.

Scotty l'approuva en ajoutant :

– On va souhaiter bonne chance à quelqu'un qui a un travail spécifique à accomplir. Par exemple, on souhaite bonne chance à un athlète avant une compétition, à un avocat avant qu'il plaide une cause. Mais on souhaite bon voyage à quelqu'un qui va à l'étranger, bon succès si vous avez à passer un test, un examen, bon courage si

vous êtes très malade ou encore, s'il y a de la mortalité dans la famille. Bonne chance à un détenu, ça n'a aucun sens.

Pouliot alors reprit :

– J'ai bien réfléchi. Beaulac a été envoyé ici pour enquêter. Ça peut être sur deux sujets. Le premier, c'est l'affaire Granger. Mais depuis que ce petit baveux est mort, c'est la Sûreté qui dirige l'investigation. La seconde chose, c'est la drogue. Vous connaissez la G.R.C.

– Oui, ils ont souvent des indicateurs. Ils en engagent en dehors de leurs rangs.

– Juste. Beaulac peut avoir été approché.

Le doc se leva et s'approcha de ses deux compères.

– Voulez-vous que je me charge de lui ? Il peut lui arriver un petit accident.

Mais Pouliot protesta :

– Pas question de ça ! Vous allez le surveiller de très près. Si vous découvrez la moindre chose, laissez-le-moi savoir. Beaulac va se retrouver au trou avant qu'il ait eu le temps de débiter ses

enquêtes. Il ne faut pas qu'il se doute de quelque chose, je vais m'en faire un ami.

– Vous perdez du temps. Pourquoi pas agir tout de suite ? demanda le doc.

Scotty intervint :

– « La rougette » a raison. Il ne faut pas aller trop vite en affaires. On ne sait jamais, ce Beaulac peut nous être d'une grande utilité si on sait manœuvrer. Par contre, s'il faut l'éliminer...

– Je m'en chargerai, dit Pouliot. C'est facile de monter un coup contre un détenu. Vous autres, vous dressez les autres détenus contre lui. Quand Beaulac sortira du trou, on le transférera dans une autre institution. Le directeur ne pourra pas faire autrement.

Scotty cependant était inquiet.

– Siguard a peut-être reçu des ordres de la G.R.C.

– Aucune importance. Je le fais manger dans le creux de ma main. Siguard adore les femmes et j'ai des preuves contre lui qui pourraient lui faire perdre son emploi. Quand un directeur accorde

certaines faveurs à un détenu parce que sa femme accepte de se montrer gentille avec lui, c'est une conduite que les autorités ne pardonnent jamais. Je me charge de le faire savoir à qui de droit si Siguard ne m'obéit pas.

Le doc ricana :

– Y est pas comme toi, « la rougette », il aime les femmes.

Pouliot fit un pas en avant :

– Toi, le faux docteur, encore une parole comme celle-là et tu vas regretter en maudit d'avoir parlé.

Pouliot appela le garde.

– Tu nous laisses retourner dans la salle ? demanda Scotty.

– Non. Il ne reste que dix minutes avant qu'on renvoie les détenus dans leur cellule. Ça attirerait l'attention.

Le garde s'avança.

– Ouvrez, ordonna Pouliot. Et vous deux, vous faites mieux de changer de conduite. C'est la

dernière fois que je vous préviens. Si je fais un rapport au directeur, vous le paierez cher.

En s'éloignant, le garde demanda à Pouliot :

– Qu'est-ce qu'ils ont fait encore ?

– Ce sont des choses personnelles. J'aime pas qu'on se moque de moi. Scotty et le doc se pensent trop puissants. Je vais leur montrer qu'ils ne sont pas les rois et maîtres dans le pénitencier.

\*

Les détenus allaient retourner dans leur cellule d'une minute à l'autre. Déjà, de nombreux gardes étaient entrés dans la salle où se tenait la récréation. Ils étaient chargés de maintenir l'ordre. Michel vit paraître le capitaine Pouliot. Presque immédiatement, ce dernier se dirigea vers lui.

– Beaulac, dit-il, je sais que vous n'êtes pas un criminel endurci, comme il y en a plusieurs. Moi, on me charge d'accorder les permissions. Vous jouez au golf ?



Michel le regarda, tout surpris :

– Ne me dites pas que vous avez un terrain de golf sur cette île ?

– N'exagérez pas. Mais nous pouvons pratiquer notre drive. Nous avons tendu des filets dans un coin de l'île. Vous pouvez driver dans l'eau et ensuite il est facile de récupérer les balles. On n'accorde cette permission de jouer, qu'à certains détenus. Alors, si vous aimez le golf...

– Je ne déteste pas ça, avoua Michel, mais j'ai très peu le temps de m'y exercer.

– Eh bien, dans deux ans, quand vous sortirez d'ici, vous aurez un swing formidable... si vous vous conduisez bien.

Michel n'en croyait pas ses oreilles.

– Et dire qu'on est ici pour être punis. Bientôt, pour un criminel, ce sera une joie que de venir dans ce pénitencier.

– Ne croyez pas ça. Le seul fait d'être privé de votre liberté, c'est énorme. Vous ne faites qu'arriver, mais dans quelques jours, vous

comprendrez le véritable sens du mot liberté.

Une cloche se fit entendre et Michel dut prendre son rang parmi les détenus.

Pouliot était resté près de lui. Un garde, à ce moment, s'approcha.

– Tu voulais me voir ? demanda-t-il à Pouliot.

– Oui, je dois recevoir deux douzaines de balles de golf. Le paquet est adressé à mon nom. On m'a dit que c'était toi qui classais le courrier demain ?

– Oui.

– Tu mettras ces boîtes de côté. Inutile d'envoyer les paquets pour l'inspection. Ces balles, je les ai payées moi-même. Je ne veux pas avoir de chichis venant de la direction.

– Compris. Je ne travaille pas avant onze heures demain, je vais en profiter pour pratiquer un peu.

Le rang s'ébranla et Michel n'entendit pas la suite de la conversation. Cependant la phrase de Pouliot n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

« C'est lui-même qui achète les balles et il ne veut pas qu'elles passent à l'inspection. Il faut absolument que je trouve un moyen de prévenir le patron. Ce serait véritablement très ingénieux ! »

On fouillait rapidement chacun des détenus avant qu'ils n'entrent dans leur cellule.

Ce fut Philippe Vimont, ce garde plus âgé que les autres, qui se chargea de Michel.

– J'aimerais vous dire deux mots, en particulier, c'est possible ? Vous pourriez toucher une récompense, lui glissa Michel à l'oreille.

– À votre cellule, plus tard, murmura l'homme.

Si ce que le grand Beaulac avait entendu dire était vrai, Philippe Vimont cherchait toujours à emprunter ou encore à faire un peu d'argent.

Une heure plus tard, alors qu'il sommeillait, Beaulac vit un garde s'arrêter devant sa cellule.

– Beaulac !

– Oui, qu'y a-t-il ?

Reconnaissant Vimont, Michel se leva rapidement tout en glissant sa main sous l'oreiller.

– J'ai une faveur à vous demander, Vimont. Il n'y a aucun risque.

– Qu'est-ce que c'est ?

Michel lui tendit une enveloppe.

– Vous connaissez sûrement le détective Robert Dumont, le Manchot. Il est venu me voir aujourd'hui. J'ai eu des prises de bec avec cet homme, mais quand même, il désire m'aider. Il va tenter de faire réviser mon procès. Il va revenir me voir, très bientôt. J'ai des renseignements secrets à lui transmettre. Si j'en parle au directeur, ça va prendre une éternité. Je vous ai mis l'adresse de son appartement sur cette enveloppe. Allez lui porter cette lettre. Je vous demande de ne pas l'ouvrir. Vous toucherez dix dollars de récompense.

Vimont hésitait :

– Le risque est grand. Dix dollars, c'est pas beaucoup. Moi, bientôt, je serai à ma retraite...

j'ai des dettes...

– Bon, disons vingt-cinq. Attendez une seconde.

Et avec son crayon, Michel rajouta un mot sur l'enveloppe.

– Possible que ce soit une femme qui vous réponde, à l'appartement du Manchot, une dame âgée. Remettez-lui l'enveloppe en disant qu'elle vient de moi. Qu'elle vous remette 25 \$. Je l'ai écrit sur l'enveloppe. Et pas un mot aux autres.

– J'suis pas un imbécile. Le garde allait s'éloigner.

– Oh, Vimont ?

– Oui.

– C'est vrai qu'un type du nom de Granger a été assassiné dernièrement ?

– Une bataille entre détenus.

– Vous connaissiez Granger ?

Le garde hésita :

– Assez bien, dit-il enfin. C'était le fils d'un homme riche. Je me suis toujours demandé

pourquoi on l'avait assassiné. Il n'hésitait jamais à rendre service aux autres.

Et le garde s'éloigna pour ne pas attirer l'attention des autres détenus.

À minuit, Vimont avait terminé son travail et il sortit du pénitencier, grimpa dans sa voiture, franchit les ponts entourant l'île et rapidement se dirigea vers Montréal.

À une heure du matin, il sonnait à l'appartement du Manchot. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit.

Un homme, en robe de chambre, mais n'ayant qu'un bras, vint ouvrir.

– Monsieur Dumont, je suis garde au pénitencier. J'ai accepté de vous livrer cette lettre pour un montant de vingt-cinq dollars. Vous savez sans doute de qui elle vient.

Le Manchot alla chercher l'argent.

– Vous risquez gros en devenant le messenger de certains détenus.

– Bah ! Dans quelques semaines, je serai à ma pension. On ne pourrait me congédier, même si

on le voulait. Non, le risque n'est pas énorme.

Il enfouit l'argent dans sa poche et s'éloigna rapidement en direction de sa voiture.

Le Manchot alla s'enfermer dans sa chambre et ouvrit l'enveloppe. Il lut :

« Prenez des renseignements sur Scotty et François Trottier, dit le doc. Font la pluie et le beau temps chez les détenus. Un garde, tout le monde semble le détester, ami des deux premiers : capitaine Pouliot, ignore son prénom. IMPORTANT : Pouliot a réussi à faire pratiquer golf à détenus. Frappent balles dans eau. Pouliot fait venir balles. Pas d'inspection. Pouliot, Scotty (seul nom connu) et Trottier font commerce drogue. Ai pensé, drogue dans balles de golf. Enquêter là-dessus. Fournisseur. M. »

Le Manchot murmura :

« De la drogue cachée dans des balles de golf. Michel n'est pas bête et ce serait excessivement ingénieux. »

Dans son message, Michel ne parlait pas du tout de Maurice Granger.

« Possible que Granger ait pu découvrir la vérité en ce qui concerne les balles de golf. Alors, pour l'empêcher de parler... oui, ce doit être ça. Dès demain, il faudra que je sache à quel endroit ce capitaine Pouliot se procure ces balles. »

Mais pendant ce temps, au pénitencier, un détenu attirait énormément l'attention.

Il s'était mis à crier comme un fou dans sa cellule, éveillant tous ceux qui dormaient. En colère, les autres détenus protestaient. On frappait sur les barreaux, c'était le chahut.

Scotty tentait de s'informer auprès des gardes.

Mais personne ne voulait le renseigner. Soudain, il aperçut le capitaine Pouliot qui s'approchait promptement de sa cellule.

– Triple buse, imbécile, tu es devenu fou ? Pourquoi as-tu donné de la drogue à Tarzan ? Tu sais qu'il ne peut plus la supporter ? Tu veux le tuer, quoi ?

Le doc s'était levé rapidement.

– C'est pas moi qui lui ai passé du « stuff ».

– Moi non plus, hurla Scotty. Pour qui tu nous



prends ?

– Vos gueules, je vais aller aux renseignements.

On avait décidé d’emmener le détenu à l’infirmierie. Il passait une heure du matin lorsque Scotty fut tiré de son sommeil.

– Quoi, qu’est-ce qu’il y a ?

– Approche, je ne peux pas parler trop fort.

Il reconnut la silhouette du capitaine Pouliot.

– La drogue, murmura « la rougette », c’est le grand Beaulac qui l’a remise à Casey et ce dernier en a donné à Tarzan et peut-être à d’autres.

Scotty serra les poings :

– Ce Beaulac me tombe sérieusement sur les nerfs. Le doc va s’en charger.

– Non, fais pas le fou, Scotty. Y a déjà un rapport au bureau concernant Beaulac, un rapport anonyme. On dit qu’il vend de la drogue. Tu connais Holson, l’assistant de Siguard, sitôt qu’il apprendra ça, il va ordonner qu’on fouille

Beaulac. Je me charge de recommander la punition. Attention, voici justement Holson et deux gardes.

Le capitaine Pouliot s'éloigna pendant que l'assistant-directeur et ses deux aides s'arrêtaient devant la cellule de Michel.

On ouvrit la porte. Holson s'approcha rapidement du lit.

– Debout, Beaulac !

Michel sursauta. Il dormait profondément.

– Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu vas te tenir dans le coin, les bras en l'air. Vous deux, fouillez toute la cellule, même le matelas.

Michel pâlit.

Juste avant de s'endormir, il avait percé le matelas et avait glissé le fameux tube de capsules à l'intérieur. On allait sûrement le découvrir.

## VII

### *Au trou !*

– J’ai trouvé !

Un des gardes avait mis la main sur le fameux tube.

– Qu’est-ce que c’est, Beaulac ? demanda l’assistant du directeur.

– Des aspirines pour mon mal de tête. Je souffre souvent de migraines.

– T’as besoin de dire la vérité, on va te la soigner, nous, ta migraine. Restez avec lui, devant sa cellule, ordonna Holson. Je vais faire examiner ça tout de suite.

Comme l’assistant-directeur s’éloignait, le capitaine Pouliot le rejoignit.

– Des difficultés avec le détenu Beaulac ?

Holson répondit sèchement.

– Ça ne vous regarde pas, Pouliot.

– Je m’informais, simplement, parce que ce détenu n’est guère commode. Je préférais que vous le sachiez. Il laisse croire à tous qu’il a des amis influents. J’ignore qui l’a renseigné, mais il sait que certains de nos détenus, comme récompense, obtiennent la permission de s’exercer au golf. Il m’a dit comme ça : « Demain, je veux pratiquer mon drive. Vous me mettez sur votre liste de privilégiés, capitaine. » Quand je lui ai fait savoir que je n’étais pas le seul à dresser cette liste, il a ajouté : « Voyez-y quand même. Autrement, votre directeur pourrait avoir à regretter sa conduite avec les épouses de certains détenus. »

Holson bondit.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– J’ignore qui a pu renseigner Beaulac, mais il en sait long. Ça se chuchote, dans les murs, que le grand patron accorde certains privilèges à des détenus parce que...

– Assez, capitaine. Je ne veux plus vous entendre. Je vais m’occuper personnellement de Michel Beaulac !

Pouliot regarda s’éloigner son supérieur, un sourire aux lèvres.

« Eh bien, mon cher Beaulac, je préfère de beaucoup être dans ma peau, plutôt que dans la tienne. »

Michel était incapable de se rendormir. Les deux gardes étaient restés de faction devant sa cellule.

« Cet idiot de Casey est allé donner des capsules à un type qui ne peut pas en prendre. Maintenant, si je suis puni, je ne pourrai plus être d’une grande utilité. J’espère que le garde Vimont n’est pas allé remettre mon message à la direction. »

– Debout, Beaulac !

La porte de sa cellule venait de s’ouvrir.

– L’assistant-directeur désire vous voir.

Les deux gardes le conduisirent jusqu’au bureau de la direction. Ils entrèrent avec lui et se

tinrent au garde-à-vous de chaque côté du prisonnier.

– Beaulac, si vous refusez de répondre à mes questions, vous aurez à le regretter. Vous avez remis de la drogue au détenu Casey qui en a passé à Tarzan Froseck. Surtout, n’essayez pas de mentir. Casey nous a remis une capsule et nous en avons trouvé de semblables dans un tube que vous aviez caché dans votre matelas. Tout a été analysé. Ce que je veux savoir, c’est la façon dont vous vous êtes procuré cette drogue.

– Si je dis que c’est par l’entremise d’un garde, vous ne me croirez pas.

– Qui ?

– Je ne dirai rien.

Holson reprit :

– Vous avez reçu la visite du détective privé Robert Dumont aujourd’hui, c’est lui qui a réussi à faire passer la drogue ?

Michel se mit à rire.

– Allons donc, vous connaissez la réputation de Robert Dumont ? Croyez-vous que le Manchot

prendrait la chance de ternir son nom ? D'ailleurs, on a dû le fouiller avant qu'il puisse me parler ? Un tube comme ça, ça ne se dissimule pas aussi facilement. Il ne m'a entretenu que durant trois ou quatre minutes.

– Alors qui ?

Michel ne répondit pas.

– Vous faites votre mauvaise tête, Beaulac. Sachez que nous avons déjà eu affaire à de plus durs que vous et nous avons réussi à les briser. Vous êtes arrivé ici en croyant que vous ne seriez pas obligé de vous plier aux directives. Pour la dernière fois, je vous demande qui vous a remis cette drogue ?

– Je ne dirai rien.

– Tant pis.

Se tournant du côté des gardes, il ordonna :

– Au trou. Vous lui enlèverez sa chemise, ses pantalons, ses bas et ses souliers.

– Venez, Beaulac.

Les deux gardes le conduisirent dans un coin

de la grande cour.

– Vous avez compris ce qu’a dit l’assistant, déshabillez-vous.

Michel enleva sa chemise et ses pantalons.

– Plus vite que ça. Vos bas, vos souliers.

Bientôt, il se retrouva en sous-vêtement, soit un short très court. Un des gardes souleva une lourde porte de métal.

– Sautez. Ce n’est pas très haut. Michel chercha à voir à l’intérieur du trou. C’était très noir.

– Vous n’avez pas l’intention de me laisser là ?

– Si vous ne sautez pas, on devra vous pousser et tant pis si vous vous blessez.

– Une seconde ! Combien de temps allez-vous me laisser là ?

– Tout dépendra de la direction, répondit l’un des gardes. Il y en a qui sont restés près d’une semaine, sans boire, ni manger. Allez, plus vite que ça.



Michel se laissa glisser dans le trou. Ses deux pieds touchèrent une terre molle, boueuse. La lourde porte se referma. Michel avait tout juste assez d'espace pour se retourner. Il pouvait rester debout, s'asseoir, se mettre à genoux mais non s'étendre sur le sol. C'était excessivement humide. Dans ce trou, un détenu risquait de mourir de soif, d'attraper une pneumonie ou de souffrir de rhumatismes.

« C'est pas humain, songea le grand Beaulac. J'espère que le patron me fera sortir d'ici le plus tôt possible. »

\*

Dès neuf heures, Candy et le Manchot se mirent en communication avec les manufacturiers de balles de golf. Aucun d'eux, cependant, n'avait reçu de commandes pour le pénitencier de l'île Déserte.

– Maintenant, attaquons-nous aux marchands en gros. Je n'ai pas l'impression qu'une

institution fédérale achète sa marchandise chez un détaillant.

Encore une fois, leurs recherches furent vaines.

Appeler les détaillants s'avérait une tâche de titans. Nombreux étaient les magasins où l'on pouvait se procurer les balles de golf à la douzaine.

– Inutile de perdre notre temps, Candy. J'aurais dû procéder d'une autre manière bien avant...

– Que comptez-vous faire ?

– Reste ici et tu vas t'en rendre compte.

Quelques secondes plus tard, le détective était en communication avec le bureau d'un avocat, maître Jules Audy.

– Il faut absolument que je lui parle, mademoiselle. Mon nom est Robert Dumont, détective privé. Maître Audy me connaît et c'est excessivement urgent.

– Je peux tenter de rejoindre maître Audy, mais il m'est impossible de vous donner le

numéro de téléphone. Il va vous rappeler dans quelques minutes.

Après qu'il eut raccroché, le Manchot expliqua à Candy :

– Audy est député à Ottawa. Je suis certain qu'il est l'homme qu'il me faut.

Quelques instants plus tard, Audy était au bout du fil.

– Ne pose pas de questions, Jules. Je voudrais que tu m'obtiennes un renseignement.

Il parla de l'île Déserte où les prisonniers pouvaient pratiquer leurs coups de golf.

– Je veux savoir d'où viennent les balles. Si tu appelles le directeur, si tu dis que tu as un ami qui fabrique des balles, que tu veux l'aider, tu pourras savoir de quelle maison l'on achète celles dont on se sert présentement.

– Ça ne peut pas me causer d'ennuis ?

– Pas du tout puisque tu ne donneras aucune suite à ton appel. Les commandes ne doivent pas être très importantes.

Le député promet de faire son possible et de transmettre les nouvelles au Manchot aussitôt qu'il aurait obtenu le renseignement.

C'est durant le temps qu'il attendait l'information que devait lui donner Audy qu'il reçut un appel du pénitencier. Le directeur Siguard tenait à prévenir le Manchot que son collaborateur, Michel Beaulac avait été trouvé en possession d'une grande quantité de drogue et qu'il avait été enfermé « au trou ».

Le Manchot réfléchit rapidement. Devait-il avouer toute la vérité au directeur et s'efforcer de faire sortir Michel de sa fâcheuse situation ?

« Non, ce serait compromettre tout mon plan. »

Il remercia donc Siguard de l'avoir prévenu et ajouta :

– Michel a commis de graves erreurs. Il a complètement perdu la tête. Espérons que ce séjour dans ce cachot le fera réfléchir.

Le détective avait à peine raccroché que Yamata lui apprit que maître Audy attendait sur

une ligne parallèle.

– J’ai facilement obtenu le renseignement, fit l’avocat. Tu avais raison, Robert, les commandes ne sont pas importantes. Deux douzaines de balles tous les mois, pas plus que ça. On récupère les vieilles balles. Les neuves sont achetées d’un marchand de sport.

Rapidement, le Manchot prit le nom et l’adresse du marchand. Il tendit la feuille à Candy.

– Vas-y tout de suite. Je veux savoir si ces balles sont livrées directement au pénitencier ou si elles passent par un intermédiaire.

Candy se rendit donc chez le marchand et demanda à voir le propriétaire ou encore, le gérant du magasin.

Après s’être identifiée, elle expliqua :

– Vous vendez, régulièrement, des balles de golf aux autorités du pénitencier de l’île Déserte.

– En effet, une faible quantité, à tous les mois. La dernière commande remonte à un mois exactement. On devrait m’en passer une autre

bientôt.

– Vous faites parvenir ces balles au pénitencier ?

– Non, pas au pénitencier. C'est quelqu'un d'autre qui s'en charge. Nous les livrons à un intermédiaire.

– J'aimerais connaître le nom de cet intermédiaire.

Mais le gérant protesta :

– Je regrette, mademoiselle, vous demandez des renseignements personnels sur mes clients. Vous vous dites détective privé, mais...

Candy n'aimait pas perdre son temps.

– À votre aise. Nous voulions vous éviter des ennuis avec la police officielle, mais puisque vous refusez de coopérer...

– La police officielle ? Mais pourquoi ?

– Supposons que ces balles soient payées par le pénitencier, deux ou trois fois leur prix, vous ne croyez pas que ça pourrait vous créer des ennuis. Oh, je sais, vous n'êtes pas le responsable

de cet état de choses. Moi, je vous crois et si vous coopérez, l'enquête se fera discrètement et vous ne serez nullement ennuyé.

Le gérant alla fouiller dans ses dossiers, en sortit une formule de commandes qu'il remit à Candy.

– J'en ai une autre copie. Comme vous pouvez le constater, c'est monsieur Germain Bricourt qui nous paie. Les balles sont livrées au laboratoire où il travaille.

Le mot « laboratoire » fit comprendre à Candy que Michel avait deviné l'exacte vérité.

Sitôt installée dans sa voiture, elle communiqua avec son patron.

– Nous sommes sur la piste, Robert. Ce dénommé Bricourt travaille dans un laboratoire. Qu'est-ce que je fais ? Je m'y rends immédiatement ?

– Oui, mais je t'y retrouverai très bientôt. Informe-toi sur Bricourt, mais n'éveille pas les soupçons. Tu peux questionner des employés du laboratoire, mais pas la direction, ni ce dénommé

Bricourt. Attends-moi.

Le Manchot se mit en communication avec les autorités municipales et provinciales. Quinze minutes plus tard, il apprit que Bricourt possédait un dossier criminel. Il avait été arrêté à la suite de transactions frauduleuses et de détournements de fonds. Trouvé coupable, il s'en était tiré sans faire de prison, mais en payant une forte amende et en remboursant les gens qu'il avait fraudés.

Le Manchot resta un long moment songeur. Le sort de Michel l'inquiétait énormément.

« Il me faut agir et rapidement. Je déteste tendre un piège à l'aveuglette, mais cette fois, il le faut. Espérons que je ne ferai pas fausse route. »

Il allait se mettre en communication avec Bricourt et tenter de le faire mordre à un hameçon. Mais si le Manchot échouait, c'était la fin de son enquête et il ne pourrait rien faire pour délivrer Michel.



## VIII

### *Le pot aux roses*

– J’aimerais parler à monsieur Bricourt, s’il vous plaît. C’est urgent et personnel.

Le Manchot était installé au volant de sa voiture, sur le terrain de stationnement des laboratoires « Unique ». Candy l’avait repéré et avait été s’asseoir à ses côtés. Elle fit son rapport.

– Je n’ai pas appris grand-chose. Bricourt est un type dans la cinquantaine. C’est un assistant-chimiste. Il lui arrive parfois de travailler le soir. Ils ne sont que six employés dans ce laboratoire. Je ne voulais pas éveiller les soupçons, j’ai préféré attendre.

Le détective, se servant du téléphone fixé au tableau de bord de sa voiture, avait composé le numéro du laboratoire.

Lorsque Bricourt eut pris l'appel, le Manchot demanda d'une voix nerveuse :

– Vous êtes bien seul, monsieur Bricourt ?

– Mais oui, pourquoi ?

– Écoutez, je suis sorti du pénitencier ce matin. J'ai un message pour vous de la part du capitaine Pouliot. Vous devez lui livrer des balles de golf bientôt ?

– Qui parle ? demanda Bricourt, méfiant.

– Vous ne connaissez pas mon nom et ça n'a pas d'importance. Il existe de très graves dangers. C'est Pouliot qui l'a dit. Pouliot « la rougette », vous voyez que je le connais bien. Au sujet des balles de golf...

– Je dois lui en livrer aujourd'hui.

– Il ne faut pas. Surtout, ne tentez pas de téléphoner au capitaine. C'est trop risqué. Il y a quelques jours, Granger un détenu, a été battu. Il est mort. La police enquête. On a découvert de la drogue. Pouliot croit que la G.R.C. se doute de quelque chose. Il faudrait tout faire disparaître.

– Mais faire disparaître quoi ?

– Je l’ignore. Moi, je vous transmets le message, c’est tout. Le capitaine dit d’attendre de ses nouvelles. Débarrassez-vous de tout puis ne bougez pas. Et surtout, ne perdez pas une seconde.

Le Manchot raccrocha.

– Vite, retourne à ta voiture, Candy, ordonna-t-il. Il faudra suivre Bricourt lorsqu’il sortira.

Candy avait pu retracer la voiture de Bricourt, une automobile bleue, une Chevrolet de l’année 1980.

– Je le suivrai en premier, mais si je te fais un signe, tu passes devant moi. Il ne faut pas que Bricourt se doute qu’on l’a pris en filature, dit le Manchot.

Candy venait à peine de retourner à sa voiture qu’un homme sortit précipitamment des laboratoires. Il se dirigea en vitesse vers l’automobile de marque Chevrolet. Le Manchot mit le moteur de son véhicule en marche.

Lorsque la voiture de Bricourt sortit du terrain de stationnement, le détective l’avait déjà prise en

chasse et Candy se trouvait juste à sa suite.

Le Manchot remarqua immédiatement que Bricourt conduisait très lentement. Il devait être nerveux et surveillait sûrement les alentours. Aussi, le détective laissa passer la voiture de Candy.

Cinq minutes plus tard, il prenait à nouveau la relève et Candy se tenait plus loin à l'arrière.

Bricourt avait accéléré son train. Maintenant, il devait être persuadé qu'on ne le suivait pas. Il s'engagea sur le boulevard Métropolitain, à la hauteur de la rue Saint-Laurent, mais arrivé à Saint-Michel, il actionna son clignotant pour descendre sur la voie de service.

Le Manchot en profita pour laisser passer la voiture de Candy. On devait sûrement arriver à destination. Le détective appuya sur un bouton et, presque aussitôt, la voix de la blonde lui parvint par le haut-parleur placé sur le tableau de bord.

– Qu'est-ce qu'il y a, Robert ?

– Sois excessivement prudente, nous approchons. S'il entre dans une ruelle ou une rue

étroite, stationne-toi et essaie de le suivre à pied.

Le Manchot avait donné son avertissement à temps car la voiture de Bricourt s'engageait dans une ruelle. Candy n'eut aucune difficulté à stationner son véhicule, la rue adjacente étant pratiquement déserte. Le Manchot arriva derrière elle. Elle fit un signe au détective avant de s'engouffrer dans la ruelle.

Il était temps. Bricourt venait de se glisser à l'intérieur d'un vieux bâtiment, un garage. Le Manchot arriva au pas de course et rejoignit la femme détective.

– Il est entré là.

– Ne bouge pas, ne reste pas trop en vue, je vais faire le tour et voir s'il y a une autre entrée, fit le Manchot en contournant le bâtiment.

Le garage semblait abandonné, il tombait presque en ruine. Sur le côté, une fenêtre était brisée. Un grillage cependant en protégeait l'ouverture, mais il n'était pas solide et semblait tenir comme par miracle, c'était comme s'il n'existait pas. Sans bruit, le détective retira le

grillage.

Il retourna rapidement à l'avant et fit signe à Candy de venir près de lui.

– Reste ici, je vais me glisser à l'intérieur.

– Vous ne voulez pas que j'aille avec vous, Robert ?

– Non. Si j'ai besoin de toi, je saurai bien te prévenir.

Il tira son 45 de sa poche et pénétra à l'intérieur du bâtiment. Une faible lumière parvenait d'une seconde pièce. C'était là qu'était entré Bricourt. Sur le bout des pieds, le Manchot s'approcha de l'ouverture donnant sur la seconde pièce.

– Il faut faire disparaître les dernières balles.

C'était Bricourt qui parlait. L'autre homme tournait le dos au Manchot.

– T'es idiot ? Chaque fausse balle contient pour dix mille dollars d'héroïne et, à nous, ça rapporte encore plus.

– Mais comprends donc que la G.R.C. est sur

l'affaire.

– Aucun danger. Je remplace les quatre fausses balles, marquées d'un petit point, par quatre balles véritables. Tu vas faire la livraison au pénitencier cet après-midi et, même si la G.R.C. examine toutes les balles au microscope, si on les fend, les déchire, ils ne trouveront rien.

Sur une table se trouvait un paquet enveloppé, contenant deux boîtes d'une douzaine de balles de golf chacune.

– Ce ne sera pas long, il y a deux balles par boîte.

L'homme qui était avec Bricourt enleva l'emballage avec soin. C'est alors que le Manchot décida d'intervenir précipitamment.

– Ne bougez plus, messieurs. Je vous préviens, le premier qui fait un pas, je lui tirerai une balle dans la peau.

Le détective ordonna :

– Placez-vous face au mur, les mains en l'air, tous les deux.

Le Manchot se saisit des deux boîtes et du

papier qui servait à les envelopper.

– Candy ! cria-t-il, viens me retrouver, vite.

La blonde ne tarda pas. Le Manchot lui tendit les deux boîtes et l’enveloppe.

– Préviens la police, qu’on envoie du renfort. Quant à ces boîtes, va les remettre au bureau de la Gendarmerie. Le nom du destinataire est inscrit sur l’emballage. Je communiquerai avec la G.R.C. dès que ces deux lascars seront en sécurité.

Candy s’empara des deux boîtes et du papier d’emballage. Le Manchot poursuivit :

– Les balles contenant de l’héroïne ont une petite marque. Il y en a deux par boîte. Non, ne sors pas par la fenêtre, tu peux passer par la porte. Surtout, ne perds pas une seconde.

Candy possédant un appareil téléphonique dans sa voiture, le Manchot savait fort bien que les policiers ne pouvaient tarder. La jolie blonde disparut rapidement et le détective demeura seul avec ses deux prisonniers.

– Vous pouvez vous retourner, maintenant.



Votre compte est bon, Bricourt et votre complice également. Je suppose que c'est dans les laboratoires que vous fabriquiez ces fausses balles ? Ici, vous faisiez les échanges, puis livriez les balles au pénitencier. C'est bien ça ?

Bricourt ne répondit pas. Son comparse se tenait légèrement derrière lui. Le Manchot ne put le voir avancer la main gauche et saisir un petit contenant de peinture sous pression.

– Moi, je n'y suis pour rien, déclara-t-il en faisant un pas en avant. J'ignorais ce que contenaient ces boîtes. Bricourt m'avait demandé de les garder pour lui...

– Ne bougez plus, ordonna le Manchot. Qu'est-ce que vous tenez à la main ?

– Je travaillais quand vous êtes entré, c'est un peu de peinture, tenez.

Le Manchot vit bien la boîte, mais une demi-seconde plus tard, un jet s'échappait du récipient et le détective recevait de la peinture dans les yeux, sur le visage et les cheveux. Il fit un pas de côté, chercha à s'essuyer la figure du revers de la

main, mais déjà les deux hommes étaient sur lui. Il tenta de se défendre. La peinture lui brûlait les yeux, il ne voyait rien. On lui tordit le bras droit, il échappa son revolver. On le frappa en pleine figure, puis il ressentit une douleur très vive au sommet du crâne et il tomba au sol, évanoui.

\*

Candy avait rapidement rejoint les policiers de la Sûreté municipale.

– Nous envoyons deux voitures immédiatement, mademoiselle.

– Je recommuniquerai avec vous. Qui dirigera l'enquête ?

– Le sergent Bélanger.

Candy, sans perdre une seconde, se dirigea vers les bureaux de la Gendarmerie royale, situés dans l'ouest de la métropole. En y arrivant, elle s'identifia et raconta rapidement ce qui l'amenait.

– On s'occupe immédiatement de vous,

mademoiselle Varin.

Bientôt, un homme passablement âgé s'approcha de l'assistante du Manchot.

– Mademoiselle Varin, je suis le lieutenant Sénécal. Veuillez me suivre à mon bureau.

Candy remit à l'officier les deux boîtes contenant les balles de golf.

– À l'intérieur de ces boîtes, vous en trouverez quatre qui sont marquées légèrement. Ce sont de fausses balles.

Sénécal ne tarda aucunement à les identifier. Il remit les quatre balles à un agent qui disparut rapidement.

– Racontez-moi ce que vous savez sur cette affaire.

Candy parla tout d'abord de la mort du jeune Granger et de l'enquête que son père avait confiée à l'agence de détective Robert Dumont.

– J'ignore si la mort du jeune Granger a quelque chose à voir avec la drogue que l'on fait entrer à l'île Déserte, mais Michel Beaulac a réussi à découvrir le pot aux rosés. Sur le papier

d'emballage, vous avez le nom de l'officier à qui l'on faisait parvenir les balles de golf. Il s'agit du capitaine Pouliot.

– Michel Beaulac est toujours à l'île Déserte ?

– Ne m'en parlez pas. Les autorités ont découvert de la drogue dans sa cellule et on l'a mis au trou.

Le lieutenant sursauta :

– Le détective Beaulac avait de la drogue avec lui ?

– C'est le Manchot lui-même qui la lui a livrée.

Sénécal ne comprenait plus rien.

– J'aimerais bien connaître la version de Robert Dumont, toute cette histoire est passablement embrouillée.

– Rien de plus facile. Au moment où je vous parle, le détective Dumont est sans doute dans les bureaux de la police municipale. Vous n'avez qu'à téléphoner au poste central et à demander le sergent Bélanger. Il est allé arrêter les deux hommes que le détective Dumont et moi avons

capturés.

Sénécal se mit en communication avec le sergent Bélanger.

– Je suppose que le détective Robert Dumont est à vos côtés, présentement ?

– Pas du tout.

– Attendez une seconde. Il y a sûrement malentendu, je vous passe mademoiselle Varin.

Il tendit le récepteur à Candy. À sa grande surprise, le sergent Bélanger expliqua :

– Nous nous sommes rendus à l'adresse que vous nous avez donnée, mademoiselle. Il s'agit bien d'un garage abandonné. Mais vous nous avez fait perdre notre temps.

– Comment ça ?

– Il n'y avait absolument personne à l'intérieur de ce garage !

\*

Le lieutenant Sénécal mobilisa quelques hommes. Aucune erreur possible, on avait ouvert les quatre balles marquées, elles étaient remplies d'héroïne.

– Vous venez avec nous, mademoiselle Varin ? Nous nous rendons immédiatement au pénitencier de l'île Déserte.

Candy hésita. Elle était certaine que le Manchot était en danger. Elle se devait de ne pas trop s'éloigner de la ville. Bricourt et son complice avaient sûrement pu tromper la surveillance du Manchot.

– Je regrette, lieutenant, mais je préfère me lancer à la recherche de Robert Dumont.

– Mais pour le retrouver, mademoiselle, il n'y a qu'une façon. Arrêter le capitaine Pouliot et le forcer à nous divulguer l'endroit où ses complices ont conduit votre patron.

Mais Candy ne voulut pas démordre de son idée. Elle retourna donc à sa voiture pendant que le lieutenant et ses hommes prenaient le chemin de l'île Déserte.

Bricourt et son compère, après avoir assommé le Manchot, avaient décidé de quitter les lieux avec leur otage, sachant fort bien que les policiers ne tarderaient pas à arriver.

Ils fouillèrent rapidement le Manchot, lui enlevant un walkie-talkie qui aurait pu lui permettre de communiquer avec Candy ou le bureau de l'Agence.

– Étends-le à l'arrière, fit Bricourt à son complice, et assieds-toi près de lui. S'il bouge trop, assomme-le.

– Où allons-nous l'emmener ?

– À ton appartement, Charlie. Moi, ils doivent connaître mon adresse. Je tenterai de communiquer avec Pouliot et nous aviserons.

Pendant que la voiture filait, le Manchot reprit connaissance. Il se rendit compte qu'il pouvait à peine bouger. Charlie avait posé un pied sur la jambe du détective. Il pouvait cependant remuer les bras sans attirer trop l'attention.

Lentement, il dévissa sa prothèse, puis tira sur sa main et son bras artificiel se détacha. Le

Manchot le sortit complètement de sa manche, glissa sa main droite à l'intérieur de son membre artificiel et en sortit un appareil ressemblant beaucoup à un crayon.

Ce signal électronique pouvait être capté par des récepteurs placés dans les voitures de Michel et de Candy, un autre détecteur se trouvait dans les bureaux de l'agence. Mais l'appareil du Manchot ne pouvait émettre qu'à une certaine distance.

« C'est ma seule chance », songea-t-il.

Ce fut Yamata qui, à l'Agence, perçut le son strident du petit poste émetteur du Manchot. Le patron était en danger et se trouvait à faible distance du bureau. Que pouvait-elle faire ? Le détective Landry était absent, elle était seule.

Elle songea à Candy et décida de l'appeler dans sa voiture. La statuesque blonde répondit presque aussitôt.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ici Yamata, je viens de percevoir le signal de détresse du patron. Présentement, il est près du



bureau, mais il s'éloigne.

– Je me lance à sa recherche.

Candy appuya sur l'accélérateur, se dirigeant vers le centre-ville. Elle passa devant les locaux de l'Agence sans ralentir, continua sa course vers l'est et, ne recevant aucun signal, fit route vers le nord. Elle faillit pousser un cri lorsqu'elle perçut le son du petit avertisseur. Plus elle se dirigeait vers le nord, plus la densité du signal sonore augmentait. Le Manchot n'était pas loin, elle pourrait enfin lui porter secours.

\*

Le directeur Siguard avait écouté en silence le récit du lieutenant Sénécal.

– Je crois que, pour l'instant, vous devez immédiatement délivrer Michel Beaulac. C'est lui qui pourra le mieux nous renseigner et jeter un peu de lumière sur toute cette affaire.

Siguard donna des ordres. Lorsque Michel parut dans la porte du bureau du directeur, on

aurait dit une loque humaine. Quelques heures dans ce fameux trou lui avaient fait presque perdre la raison.

On fit venir le docteur Potvin qui, immédiatement, administra une injection à Beaulac.

– Ce n'est pas humain d'enfermer un homme dans un tel trou. Je l'ai toujours dit. À moins d'être exceptionnel, il perd la raison au bout de deux ou trois jours, fit le médecin.

Michel recouvrait peu à peu sa lucidité. Lorsque le lieutenant lui apprit qu'il avait vu juste concernant les balles de golf, Michel demanda :

– Où est le patron ?

– Il ne devrait pas tarder, fit le lieutenant en jetant un coup d'œil à ses hommes.

Il ne voulait pas que le grand Beaulac s'inquiète inutilement.

– Je vais faire venir le capitaine Pouliot, immédiatement, dit le directeur.

– Non, ne faites pas ça, suggéra Michel. Faites

sortir la plupart des détenus dans la grande cour. Je veux dire tous ceux qui assistaient à la querelle qui a éclaté lorsque le jeune Granger a été tué.

Le directeur consulta son rapport.

– De nombreux détenus étaient présents. La bagarre a commencé entre Granger et un détenu du nom de Lanctôt. Tous les autres s'en sont mêlés. Le garde Philippe Vimont a tenté de rétablir l'ordre, mais il n'y pouvait rien. Ses confrères lui ont prêté main-forte et, lorsque tous les détenus furent séparés, on se rendit compte que Granger baignait dans son sang. Mais pourquoi voulez-vous que je réunisse tous ces détenus dans la cour ?

– Nous allons essayer de faire éclater la vérité.

Bientôt, plus de soixante détenus se trouvèrent dans la grande cour. Quelques gardes, dont le capitaine Pouliot et Philippe Vimont, les surveillaient. Michel parut en compagnie du directeur de la prison, du lieutenant Sénécal et de ses hommes. Les gardes obligèrent les détenus à garder le silence. En apercevant Michel, Pouliot demanda :

– Qui l’a laissé sortir ?

– Moi, fit le directeur. Monsieur Beaulac nous a grandement aidés. Saviez-vous, capitaine, qu’il était un amateur de golf ?

« La rougette » sembla fort mal à l’aise.

– J’aime tellement le golf, capitaine, dit Michel, que j’ai envoyé des amis chercher les balles que vous deviez recevoir aujourd’hui. J’ai eu peur que nous en manquions. C’est le lieutenant Sénécal de la G.R.C. qui s’est chargé de me les apporter.

– Après avoir examiné toutes les balles dans nos laboratoires, capitaine, spécifia le lieutenant. Pouliot essaya de protester.

– Mais, s’il y avait de la drogue dans ces balles, je l’ignorais.

Michel ne put s’empêcher d’éclater de rire.

– Il est bien renseigné, il a lui-même parlé de drogue alors que nous n’en avons pas touché un seul mot.

Cette fois, Pouliot était bien pris. Mais il n’était pas dit qu’il allait être le seul à payer.

– J'avoue que je faisais entrer de la drogue au pénitencier, mais c'est tout, je ne l'ai jamais distribuée !

Le doc voulut s'élaner sur lui, mais les officiers de la Gendarmerie intervinrent.

Beaulac reprit la parole.

– Vous pouvez également arrêter son complice, Scotty. Ces deux hommes terrorisaient tous les détenus, du moins, ceux qui achetaient de la drogue. Scotty et le doc étaient devenus, grâce à la complicité de Pouliot, les rois et maîtres de ce pénitencier.

Puis se tournant du côté des détenus, Michel s'écria :

– Vous n'avez plus à avoir peur d'eux. Ils vous ont vendu de la drogue à des prix exorbitants. Ils vous ont exploités. Ils vous ont menacés. Un seul homme a refusé de plier devant eux, c'est Maurice Granger et qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils l'ont tué !

Scotty s'écria :

– T'as menti, Beaulac !

– Jamais tu ne pourras prouver ça, ajouta le doc. Tout le monde a vu ce qui s’est passé. Allez-y, les gars, parlez. Ne vous gênez pas, nous ne pourrons pas nous venger. Le fédéral va nous transférer dans une autre institution pénitentiaire ! Qu’est-ce que vous attendez pour nous dénoncer ?

Scotty s’écria, triomphant :

– Vous voyez, Beaulac, personne ne parlera. Les murs du silence ! C’est ça, un pénitencier. Tu as fait fausse route, Beaulac. Granger n’a jamais pris de drogue, il n’en a jamais acheté. Tu sais ce qu’il faisait, ici ? Il prêtait de l’argent, il signait des chèques à ceux qui pouvaient sortir et il demandait des intérêts très élevés. Lanctôt lui a cassé la gueule, personne ne l’a empêché. Quant à ce qui s’est passé par la suite, nous n’avons rien vu !

Tous les détenus, à la grande surprise de Michel, s’écrièrent, en chœur :

– Nous n’avons rien vu !

Beaulac n’en croyait pas ses oreilles.

– Mais sacrament ! s'écria-t-il, pourquoi protéger ces assassins ? Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que ça vous donne ? Quel est votre intérêt ?

À cet instant, il y eut des sifflements. Michel se retourna. Le Manchot venait d'apparaître, accompagné de Candy. On imagine l'effet que produisit l'apparition de la jolie blonde sur les prisonniers.

– Vous devriez l'applaudir, messieurs, fit le Manchot. Elle m'a sauvé la vie !

Un détenu cria :

– Moi, j'aimerais être sauvé par elle !

– Moi, je la violerais, même si je sais que ça prolongerait ma peine de vingt ans !

Le directeur tentait d'imposer le silence. Pendant ce temps, le Manchot racontait à Michel :

– Le type qui devait apporter la drogue ici et son complice m'ont capturé. Heureusement, j'avais eu le temps de remettre les balles de golf à Candy. Ils m'ont emmené en voiture. J'ai pu

signaler mon emplacement à Candy. Quand les deux hommes ont voulu me faire descendre de voiture, Candy les attendait. Ils ont eu toute une surprise.

Le directeur s'approcha de Candy :

– Mademoiselle Varin, il faudrait que vous vous retiriez, jamais nous ne pourrions rétablir l'ordre si vous restez ici.

Le garde Philippe Vimont proposa ;

– Je vais conduire mademoiselle dans votre bureau. Moi aussi, j'en ai assez de cette démonstration. Je suis très fatigué, monsieur le directeur.

– Allez-y, Vimont.

– Un instant.

Le Manchot s'approcha de Michel :

– Si j'ai bien compris, tu as réussi à démasquer ceux qui pratiquaient le trafic de la drogue ?

– C'est ça, patron.

– Mais en ce qui concerne l'attaque contre le



jeune Granger...

Michel cria presque :

– Des dizaines d’hommes ont vu ce qui s’est passé, ils ont vu quelqu’un frapper Granger dans le but de le tuer ou du moins de le blesser sérieusement et personne ne veut parler. Pourquoi protéger des gars qui, de toute façon, ne pourront plus jamais se venger ?

– Monsieur le directeur, fit le détective privé, j’aimerais vous dire deux mots. Le regard de Siguard faisait la navette entre Candy et les détenus. Il était inquiet. Quelques hommes pouvaient perdre la tête et se jeter sur la belle blonde.

– Juste une ou deux questions, monsieur le directeur...

– Faites vite !

Les deux hommes s’entretenaient à voix basse, puis le Manchot se plaça au centre de la cour. Tous les détenus pouvaient le voir.

– Messieurs, dit le détective, je vous félicite. Vous avez gardé le silence, concernant l’affaire

Granger et si j'avais été à votre place, j'aurais fait la même chose. On ne trahit pas quelqu'un qu'on aime bien, pour qui on a de la considération, un gardien qui se montre humain avec tous les détenus, surtout que ce gardien prendra bientôt sa retraite... non, on ne trahit pas un tel homme. Tous, vous avez vu ce qui s'est passé. Vous Scotty, vous avez vu, vous, capitaine Pouliot, vous savez que votre confrère Vimont a frappé Granger et pourtant, vous ne dites rien.

On ne s'occupait plus de Candy, on n'écoutait que le Manchot. Le silence était devenu impressionnant. Philippe Vimont était demeuré debout, près de Candy. Il s'avança vers le Manchot.

– Je ne veux pas que d'autres paient à ma place. Vous allez fort mal me juger, monsieur Dumont, mais je ne regrette pas le geste que j'ai posé. Oh, ce jeune Granger savait se faire des amis. Il était riche, il prêtait de l'argent à tous ceux qui en avaient besoin, aux gardiens, aux prisonniers qui allaient être libérés sous peu. Il prêtait à des taux exorbitants. Vous avez entendu

parler de son ami ? Un dénommé Brébœuf. Un jeune homme honnête, mais qui se chargeait du remboursement pour Granger et, si vous ne pouviez payer, il faisait saisir tout ce que vous possédiez. Moi, j'ai une faiblesse. J'aime les jeux de hasard, les cartes, les dés, la « barbote » et également les courses de chevaux. J'y ai englouti presque tous mes biens, j'ai emprunté à la pègre. Je devais rembourser. Grâce à Granger, j'ai pensé que je serais sauvé, que lui, il pourrait attendre que je sois à ma pension. Je devais retirer une grosse somme en argent comptant sous peu. Je n'ai jamais été malade, je n'ai jamais manqué une seule journée, on devait me payer ça. J'aurais pu rembourser Granger, mais il avait déjà dit à son ami Brébœuf de saisir mes biens. Puis, il y a eu cette bataille, j'ai voulu séparer les combattants. Granger était là, près de moi, à demi-conscient. Je l'ai frappé durement avec la crosse de ma carabine. Je sais qu'ils m'ont vu...

Et il ajouta :

– J'ai perdu la tête. Même si je le tuais, ça n'effaçait aucunement ma dette. Puis, j'ai

constaté que les autres détenus ne diraient rien, qu'ils me protégeraient. Granger est mort. Brébœuf n'a pas communiqué avec moi. Il est probable qu'il ait cru préférable d'oublier ceux qui devaient de l'argent à Granger. Je croyais m'en tirer... mais je vous jure que je ne voulais pas le tuer.

\*

Le lieutenant Sénécal s'occupait personnellement de ceux qui avaient trafiqué la drogue dans le pénitencier. Quant à Vimont, il avait été remis entre les mains de la Sûreté du Québec.

– Eh bien, patron, je crois que nous avons terminé notre enquête, fit Michel. J'ai hâte de retourner dans mon petit appartement.

Le directeur déclara alors :

– Je regrette, monsieur Beaulac, mais je ne peux pas vous laisser partir.

– Quoi ?

– Vous avez été condamné par la cour et, sans l'ordre d'un juge, vous êtes toujours un détenu. Plus que ça, je devrais même vous renvoyer au trou.

Cette fois, Michel poussa un juron.

– C'est mon assistant, Holson, qui vous y a fait mettre et c'est lui qui peut vous en libérer.

Mais Siguard ajouta :

– J'ai rejoint Holson. Vous ne retournerez pas au trou... ni dans votre cellule. Je vais mettre un appartement à votre disposition. Mais vous ne pourrez quitter l'île Déserte jusqu'à ce que nous recevions un ordre de la cour !

– Sacrament ! On aura tout vu. Je démasque des passeurs de drogue, je fais arrêter un assassin et c'est moi qui reste en prison.

Le Manchot le corrigea :

– Dans l'affaire Granger, je crois avoir aidé à démasquer le coupable.

Sénécal ajouta :

– En ce qui a trait à la drogue, vous serez

récompensé Beaulac, comme vous le méritez. Mais une chose est certaine, dans quelques jours, une semaine peut-être, les détenus auront trouvé un autre moyen pour rétablir le trafic. C'est une roue que nous n'empêcherons jamais de tourner.

Lorsque la belle Candy sortit du bureau du directeur, au bras du Manchot, elle adressa un large sourire à Michel.

– Repose-toi bien, mon grand. Quelques heures de réflexion de plus, ça ne te fera sûrement pas de tort.

\*

Corinne servit le café à son fils.

– Robert, ma décision est prise.

– Quelle décision ?

– Nous nous sommes trouvé un appartement. Je vais te quitter dans trois jours au plus tard.

Le Manchot s'attendait à cette nouvelle. Cependant, il demanda à sa mère :

– Ai-je bien entendu ?

– Oui, je m'en vais.

– Ce n'est pas ce que je veux dire, maman.

Vous avez bien dit : « Nous nous sommes trouvé un appartement. » Ça veut dire que... vous n'habitez pas seule ?

Corinne sourit :

– Tu sais que je déteste la solitude... et puis, rappelle-toi, j'ai toujours été intéressée par les personnes plus jeunes que moi.

Oui, le Manchot se souvenait. Son père mort, sa mère était tombée amoureuse d'un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Elle s'était remariée et le couple était allé vivre aux États-Unis.

Le Manchot n'avait jamais pu pardonner à sa mère de l'avoir quitté. Il s'était réconcilié avec elle lors du décès de ce second mari.

Et voilà que, maintenant, elle disait s'intéresser à une personne plus jeune qu'elle. Elle partait et allait vivre en appartement avec quelqu'un d'autre.

La même histoire se répéterait-elle ? Corinne

a-t-elle réussi à se dénicher un troisième mari...,  
un homme plus jeune qu'elle ?

Robert Dumont, le Manchot, n'est sûrement pas au bout de ses soucis avec cette mère accaparante qui occupe une place importante dans sa vie.





Cet ouvrage est le 435<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.